

N° 795

DIMANCHE 25 FÉVRIER 1912

Prix: 15^c

Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Bureaux : 146, rue Montmartre.
PARIS (2^e)



et des Aventures de Terre et de Mer



"Sur Terre et Sur Mer"
"Monde Pittoresque"
"Terre Illustrée" réunis.



LES MYSTÈRES
DE LA MALAISIE

Le "Tigre Garou"

par VICTOR FORBIN

Malgré ses explications, le vieux colporteur ne trouva pas grâce devant ses juges : sur un signe du rajah, un des notables était revenu vers la cage, et à travers les barreaux de bambou il avait enfoui sa lance dans le flanc gauche du Korinchi.

N° 795. (Deuxième série.)

N° 1807 de la collection.

Prix des Abonnements

TROIS MOIS
Paris, Seine et S.-et-O. 2 50
Départ. et Colonies... 2 50
Étranger..... 3 fr.

SIX MOIS
Paris, Seine et S.-et-O. 4 fr.
Départ. et Colonies... 5 fr.
Étranger..... 6 fr.

UN AN
Paris, Seine et S.-et-O. 8 fr.
Départ. et Colonies... 10 fr.
Étranger..... 12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. Les paiements en timbres-poste sont acceptés, mais en timbres français seulement.

CONCOURS DE FÉVRIER

NOTICE EXPLICATIVE

La série que nous proposons aujourd'hui est, du moins quant à la manière de la résoudre, toute différente des précédentes. En effet, dans le texte de la lettre que nous publions ci-dessous, il s'agit de trouver les noms de préfectures françaises qui y figurent, écrits en toutes lettres et exactement orthographiés. Mais les syllabes formant ces noms ont été inversées sans toutefois être mélangées. Supposons par exemple cette phrase : Le tulle nous a livré de fort belles dentelles. On y trouve les noms de Tulle et Belfort en plaçant normalement les syllabes mises à l'envers. Cette série clôturant ce concours, nos lecteurs peuvent dès à présent nous envoyer la liste de toutes les villes trouvées, série par série et dans l'ordre, en mentionnant en tête de leur envoi leurs noms et adresse, ou en y collant leur bande d'abonnement.

En outre, pour nous permettre de départager les envois ex-æquo, nous les prions de répondre à cette QUESTION DE CLASSEMENT : Quel chiffre total d'envois nous vaudra ce concours ?

IMPRESSIONS DE VOYAGE — QUATRIÈME SÉRIE — EN FRANCE

« ... Nous habitons un village dépourvu de ménages bourgeois, et ne possédant pas le moindre cabaret. Guérie de sa passion des voyages, ma femme, lasse sans doute de courir le monde à tort et à travers, ne pense plus qu'à jouir d'une vie sans grands plaisirs, mais sans amertumes... Ni souffrance ni souci, dans ce doux pays. Un officier hors cadres s'y trouve en ce moment en permission. Le matin, il parcourt à cheval la campagne, divaguant sans programme arrêté, et prend part à nos sorties pédestres de l'après-midi dans un accoutrement si bizarre que nous le nommons entre nous « l'original piéton ». Au cours de ces promenades, nous ne voyons guère en fait d'humains qu'une vieille à la voix enrouée, affligée d'un stigmate labial connu sous le nom de « bec de lièvre » (toutes les femmes ne sont pas des êtres charmants). On la rencontre près du pont, et elle nous vend des craquelins mouchetés de poussière dont les poissons se régalaient. Tout serait pour le mieux si le temps n'était pas mauvais beaucoup trop souvent... »

MARCHE A SUIVRE

Voir dans le numéro du 4 février la liste des prix de cet attrayant concours qui prend fin avec la quatrième série publiée ci-dessus.

Les solutions des quatre séries devront nous parvenir au plus tard le lundi 4 mars adressées sous enveloppe affranchie à M. Henri BERNARD, Service des Concours, 146, rue Montmartre, Paris (2°), et accompagnées des 4 bons de concours.

Nos abonnés pourront se contenter d'envoyer au lieu de ces bons leur bande d'abonnement qu'ils devront coller en tête de leur envoi.

Les solutions et le palmarès paraîtront dans le numéro du 14 avril.

Nous rappellerons à nos lecteurs qu'ils ne doivent adresser à M. Henri BERNARD aucun mandat-poste ni aucune correspondance étrangère aux concours.

Prime à nos Abonnés

Tout abonnement de six mois ou d'un an donne droit à notre superbe prime gratuite :

La Vie Active

par le Colonel ROYET

Captivant recueil illustré, véritable vade-mecum, propre à guider les énergies dans les cas les plus coutumiers de l'activité humaine.

EXTRAIT DU SOMMAIRE :
Sachons nous débrouiller. Pour cultiver sa force. La vie au grand air. Comment on campe. Sachons nous défendre. Pour aller aux Colonies. Pour être fort. Pour utiliser sa force. Savoir se diriger, etc.

Nos Prochains Numéros

Nos numéros de mars apporteront à nos lecteurs quantité d'intéressants articles et de captivantes nouveautés. Ce sera d'abord :

La Danse du "Seigneur Diable"

À CEYLAN

par André CHARMELIN qu'accompagnera une pittoresque page en couleurs de BEUZON, toute d'actualité en ce mois de carnaval. Dans le numéro suivant une dramatique page du maître Edouard ZIER illustrera un article anecdotique d'un vif intérêt sur :

Les Épaves Terreur des mers

Ce même numéro contiendra une jolie page de photographies sur le couronnement du roi de Siam.

La semaine suivante une émouvante couverture en couleurs de DUTRIAC rendra plus saisissant encore le récit de Maurice TESSIER :

Un Drame dans la Pampa

et, en rendant compte à nos lecteurs de la récente conférence qui eut lieu à la Haye pour enrayer le développement de l'opiomanie, nous publierons une curieuse illustration qui montrera

Comment les Cafres fument l'opium

Enfin nous commencerons dans le courant de mars un attachant récit de mœurs et d'exploration :

La Campagne contre les Abors

dans lequel notre collaborateur Gustave REGELSPERGER décrira les mœurs peu connues de ces indigènes et retracera les difficultés et les péripéties de l'expédition entreprise contre eux par les Anglais.

Les Mystères de la Malaisie

Le « Tigre Garou »

Vous voyez ce Korinchi, maître ?
— Le vieux qui passe là-bas ?
— Oui, le vieux au turban rouge.
Savez-vous ce qu'il est, maître ?

— Un colporteur, sans nul doute ?
— Oui, maître, un colporteur durant le jour. Mais, la nuit... Oh ! »

L'air effaré de Mohamed-Kani, mon guide malais, me portait déjà sur les nerfs. Et sa phrase inachevée, son exclamation qui décelait une peur atroce, triomphaient de ce qui me restait de patience.

« Finis-en donc avec ta confidence, et remettons-nous en route ! » ordonnai-je, la voix grondeuse.

Il hésitait encore, les yeux fixés sur le vieillard qui, là-bas, poussait devant lui, sur la route défoncée, un malheureux poney qu'écrasait une charge trop lourde, et, comme si le colporteur eût pu distinguer ses paroles à pareille distance, il se pencha à mon oreille :

« Un colporteur pendant le jour, un were-tiger dès que la nuit tombe. Et c'est la vérité, maître ! Je le jure sur le Coran, sur les sandales de Mahomet, sur la pierre noire de la kasbah, sur la porte de la ville sainte, sur... »

— Oh ! Stop that, please ! »

Le colporteur avait disparu au détour du chemin, derrière un massif de jungle tropicale ; d'où la verbosité de mon Malais et son chapelet de serments. Mais le mot qu'il venait d'employer gardait pour moi un sens obscur.

« Qu'est-ce que tu entends au juste par un were-tiger ? »

— Oh ! maître ! Vous ne l'ignorez pas. Ces Korinchis, qui vivent loin dans la jungle, sont en relation avec le diable. Ils savent se transformer en tigres et en panthères. Ainsi, comme ils sont tous colporteurs dans leur caste, ils peuvent espionner les villages pendant le jour, et compter le nombre de buffles, et savoir où dorment les poules.

« Alors, ils reviennent la nuit, et les villageois trouvent au matin leur poulailler vide et la carcasse d'un buffle à moitié dévorée. Moi qui vous parle, maître... »

Le long de la sente forestière où nous chevauchions lentement, arrêtés tous les cent pas par des troncs abattus ou par des lianes épineuses, Mohamed-Kani vidait avec entrain son sac d'anecdotes.

Le soleil s'était déjà caché derrière le feuillage des bambous ; avant une demi-heure, la forêt s'emplit de ténèbres et les rauques appels des tigres secoueraient ses échos.

Et le Malais, envahi par une peur anticipée, tâchait de se faire illusion ; le son de sa propre voix l'étourdissait, lui rendait peut-être quelque courage. Quand il s'arrêtait, à court de souffle, ou entre deux souvenirs, sa tête, par gestes saccadés, tournait de droite à gauche, de gauche à droite, et ses regards pleins d'épouvante, fouil-

laient sous les bois l'ombre envahissante.

Et, pris d'une vague pitié, j'intervenais : « C'est impossible ! »

Ou encore :

« Ces Korinchis sont des bêtes dangereuses, décidément ! »

Banale observation qui servait comme de trait d'union entre l'histoire finie et l'histoire qu'il s'appropriait déjà à me servir, monotone enchaînement de récits qui ne devait prendre fin qu'à notre arrivée à Dulongh, village de cinquante à soixante huttes groupées au bord d'une rivière torrentueuse, entre les murailles de la jungle impénétrable.

Averti de notre approche, le *raja* avait fait préparer la « maison des hôtes », humble cabane en feuilles de palmier qui fut bientôt envahie par tous les hommes du village. Vainement, je m'efforçai de démontrer que l'heure n'était pas aux palabres, et que j'avais besoin de repos, après la longue chevauchée. Il était dit que j'aurais à entendre les jérémiades des notables de Dulongh, et que le mystérieux tigre-garou, après m'avoir fait bâiller le long du chemin, me vaudrait une nuit d'insomnie.

Depuis deux mois, m'exposèrent le *raja* et ses hommes, le village avait à souffrir terriblement des déprédations d'un tigre.

Deux fois au moins par semaine, il abattait un buffle, et sans choisir une bête malade. Les chiens et les poules n'échappaient pas davantage à sa voracité. Quinze jours auparavant, il avait même égorgé un Chinois, un de ces aventureux chercheurs d'or en quête de sables aurifères.

« Cela, observa gravement le *raja*, ne tire pas à conséquence. C'est affaire entre le tigre et le *Chinki*. Mais nos buffles, nos pauvres buffles ! Si le tigre nous les tue tous, qui nous nourrira ? Qui labourera nos champs ? »

Durant ces deux mois d'angoisses, les villageois avaient essayé de tous les moyens pour se débarrasser d'un voisin aussi dangereux, de tous les moyens, sauf de la batus, car le Malais de Malaisie aime mieux, cent fois mieux, se trouver en présence d'une chique de bétel qu'un tigre.

Mais tous les stratagèmes où il n'est point nécessaire de donner de sa personne avaient été expérimentés : depuis la poule que l'on attache à un arbre en cachant sous son aile une petite vessie pleine de poison, jusqu'à la trappe de bambous où l'on emprisonne un chien ou un bouc.

En résumé, personne ne l'avait aperçu. Mais la trace de ses pattes imprimée dans la terre trempée du sang de ses victimes prouvait qu'il était de forte taille; et les connaissances précisaient, aux marques gravées par ses ongles dans le cuir des buffles abattus, que c'était un mâle déjà vieux.

Enfin, quand tous les hommes présents eurent dévidé leur chapelet, le *raja*, immédiatement, après maintes circonlocutions qui flairaient l'embarras et empestaient la flatterie,

m'avoua ce que Dulongh et ses habitants attendaient de ma vaillance d'homme blanc :

« Tu es un grand chef, tu es un *raja* valeureux, tu es le *raja* des *rajas*. Sauve-nous donc ! Car nous mourrons de faim si tu ne protèges pas nos buffles et nos poules ! »

Dès lors, j'avais à affronter un dilemme d'une solution délicate : avouer à ces braves gens que mes opinions personnelles sur les douceurs de l'existence ne m'autorisaient pas à courir me jeter entre les pattes de ce peu scrupuleux batteur de jungle, que ma balle pouvait manquer, et qui ne me raterait pas, lui; ou céder à leurs plates flatteries et prouver à Dulongh et à ses Malais que j'étais vraiment un blanc sans peur ni reproches.

Qu'auriez-vous fait à ma place ? Parbleu ! Vous seriez parti sur l'heure provoquer le fauve dans sa tanière ! Cela se dit, cela s'écrit même... Mais cela se fait si rarement !

Une chasse au tigre comme l'entendent les princes indiens et les officiers anglais, parlez-moi de cela. En sûreté dans le palanquin de tôle, protégé en outre par la trompe d'un éléphant aguerri, on prend son temps pour viser la bête affolée par les cymbales et les tambourins de trois ou quatre cents rabatteurs.

Mais se lancer seul sur la piste d'un « mangeur d'hommes », sans autre compagnie qu'une vingtaine de Malais toujours prêts à s'enfuir ? Cela, ce n'est plus du « sport ».

Et je trouvai une élégante solution à cet embarrassant dilemme : dans deux jours, je serais de retour à Dulongh, avec les quatre Européens ou Américains que j'allais rencontrer aux mines de Ki-Lupth. A nous cinq, nous n'aurions même pas besoin du concours des habitants. Le tigre n'avait qu'à se bien tenir.

Le lecteur sceptique aura méchamment pensé que cette promesse n'était que de l'eau bénite de cour, comme disaient nos aïeux. La preuve que ma promesse était sincère, c'est que, trois jours plus tard, je quittais mes amis de Ki-Lupth et me remettais en route pour mon propre campement. « Kid » Carson, un jeune ingénieur américain, et Kennedy Mac Alpin, un grand gaillard d'Écossais, avaient accepté de venir avec moi jusqu'à Dulongh.

Leurs deux domestiques hindous, deux Sikhs d'un courage éprouvé, les accompagnaient; et tous les quatre s'étaient munis de bonnes carabines à répétition, avec des balles à pointe d'acier.

A notre vive surprise, un vacarme de tambours et de tam-tams nous annonçait de fort loin que Dulongh était en fête.

Arrivions-nous comme les carabiniers d'Offenbach ? Le tigre avait-il eu assez peu de tact pour se faire tuer sans notre concours ?

Un indigène croisé en route confirma en quelques mots joyeux nos soupçons :

« Le tigre est pris ! Allah soit loué ! »

— Et Mohamed au diable ! » maugréa Mac Alpin, qui comptait bien, en partant de Ki-Lupth, ajouter la peau du mangeur d'hommes à ses trophées de chasse.

Sans comprendre le sens de ce juron irrespectueux, l'homme déjà s'accroupissait sur ses talons, au bord de la route, crachait dans sa paume droite une énorme chique de bétel et s'appropriait à nous régaler d'un récit détaillé :

« Allah soit loué, seigneurs blancs ! Car nous voilà délivrés du tigre-garou qui, depuis si longtemps...

— Tigre-garou, toi-même, *blockhead!* » (Idiot !) interrompit Carson en éperonnant son cheval.

Réellement, ce n'était pas un tigre ordinaire que les gens de Dulongh avaient capturé, ou qui, à parler plus exactement, bien que moins grammaticalement, s'était capturé lui-même.

Nous en eûmes la preuve en fendant les rangs d'une populace qui formait un cercle épais autour d'une trappe à tigre. Accroupi sur un tapis de laine et flanqué de quatre ou cinq notables, le *raja*, en l'attitude d'un juge, recevait les dépositions.

Et une face apeurée se distinguait à l'intérieur du piège, à travers les barreaux et les feuillages. Du premier coup d'œil, j'avais mis un nom sur cette pauvre figure larmoyante : c'était le vieux colporteur, le Korinchi, rencontré l'autre jour sur la route, et dont la vue avait glacé mon guide d'une terreur folle.

Au risque d'allonger quelque peu ce récit, il me faut donner ici, pour l'intérêt même du lecteur, une courte description de ces trappes. Construites en bambous de fort calibre, plantées profondément dans le sol et liées entre eux par des lianes solides, elles forment des cages fermées longues de trois mètres, larges de deux, et moins hautes qu'un homme de taille moyenne.

Leur unique issue est constituée par une lourde porte glissant verticalement, à la façon des fenêtres à guillotine. Cette porte s'abat d'elle-même, dès que le tigre ou la panthère, rampant à l'intérieur de la vaste cage, porte la dent ou la patte sur le chien ou sur la chèvre qui sert d'appât.

Et cette porte est si pesante qu'il faut l'effort combiné de cinq ou six hommes pour la relever.

Cependant, la voix lamentable du vieux colporteur couvrait par instants le tumulte :

« Mais, c'est moi ! hurlait-il. Moi, Ibrahim Sipayeh ! Moi, le vieux colporteur qui vous apporte les marchandises des Blancs-Anglais depuis tant d'années ! »

Et comme, pour la dixième fois, le *raja* demandait :

« Si tu n'es pas le

Titres et Tables.

Les titres, tables et couvertures du 2^e semestre de 1911 (tome 30 de la deuxième série du *Journal des Voyages*) se trouvent chez nos correspondants au prix de 0 fr. 15, ou sont envoyés franco contre 0 fr. 20 en timbres-poste adressés aux bureaux du journal, 146, rue Montmartre, Paris.

Reliures mobiles.

Nous informons nos lecteurs que nous tenons à leur disposition des reliures spéciales pour le *Journal des Voyages*, pouvant contenir l'année complète, au prix de 2 fr. 25, prises dans nos bureaux, plus 0 fr. 25 pour envoi par colis postal à Paris et 0 fr. 75 par poste en province.

tigre-garou, comment se fait-il que tu sois dans cette trappe!

— Mais c'est bien simple, *raja!* répétait le malheureux. *Raja*, c'est la chose la plus simple du monde! Hier soir... »

De son récit, qu'il devait maintenant savoir par cœur, il résultait que, la veille au soir, après s'être attardé le long de la rivière à offrir ses camelotes anglaises, le vieux colporteur avait été surpris par la nuit, à quelques kilomètres de Dulongh.

Il se hâtait, aussi rapidement que le permettaient ses tendons usés par une vie de misère, quand le rugissement encore lointain d'un tigre l'avait glacé d'effroi.

Bientôt, il avait jugé qu'il n'aurait pas le temps d'atteindre le village. Et, se mettant en quête d'un abri sûr, il avait aperçu une des nombreuses trappes que les villageois avaient construites dans les abords de Dulongh avec l'espoir que leur ennemi s'y laisserait prendre.

Ibrahim Sipayeh, marchant à quatre pattes, s'était donc glissé dans la cage de bambous; dans son effroi, il en avait oublié son ballot de marchandises sur le bord du chemin.

Mais son manque de sang-froid devait lui faire commettre une faute plus grave : dégoûté par la présence du chien-pariah

attaché dans la trappe, il l'avait chassé d'un coup de pied en coupant sa corde.

Et la porte, lourdement, s'était abattue.

Dans le premier moment, le colporteur n'y avait pas pris garde. Au contraire, il se sentait plus en sûreté. Puis, quand la nuit fut redevenue tranquille et que les rugissements du tigre se furent perdus dans le lointain, une réflexion alarmante traversa sa quiétude : les Malais avaient la stupidité de croire que tous les Korinchis étaient des tigres-garous!

Alors, il comprenait qu'il vaudrait mieux sortir de la cage et se confier de nouveau à la nuit, pendant les deux ou trois kilomètres qui le séparaient de Dulongh. Mais ses faibles bras n'avaient pas pu ébranler la porte.

Au matin, il avait hélé le premier passant qui, pris de peur, avait couru d'une traite au village. Et tous les adultes, armés de lances et de poignards, étaient bientôt rassemblés devant ce refuge devenu sa prison.

« Laissez-moi sortir! répétait-il. Je vous expliquerai tout!

— A-t-on jamais laissé sortir d'une trappe un tigre prisonnier? observa gravement un notable.

— Mais puisque je vous dis que je suis Ibrahim Sipayeh, le colporteur!

— Comment es-tu entré dans cette trappe à tigre, si tu n'es pas un tigre? »

Et quelqu'un résuma nettement la situation :

« Le tigre était ici hier soir; nous l'avons bien entendu. Tu es dans la cage ce matin. Donc, tu es le tigre, c'est clair.

— Mais non, mes frères! Laissez-moi sortir, un moment seulement. J'aurai vite fait de vous expliquer tout. C'est si simple! »

Si simple! Allez donc lutter contre les préjugés séculaires de populations primitives! Son sort était déjà réglé au fond de la conscience de ses juges. Convaincus que le vieux Korinchi était ce même tigre-garou qui, depuis des années, éventrait leurs buffles et terrorisait leurs enfants, les Malais n'étaient plus en désaccord que sur un point : le mode d'exécution.

Nous avons suivi le *raja* et ses notables, qui s'étaient retirés à l'écart pour délibérer. A tour de rôle, nous osâmes plaider la cause du pauvre colporteur, au risque d'attirer sur nous les colères des Malais. Un moment même, nous crûmes, au sourire du *raja*, que la partie était gagnée, qu'il attendrait au moins jusqu'au lendemain pour immoler le *were-tiger*.

Demain, une patrouille de soldats, menée par un de nos hommes, viendrait délivrer le colporteur.

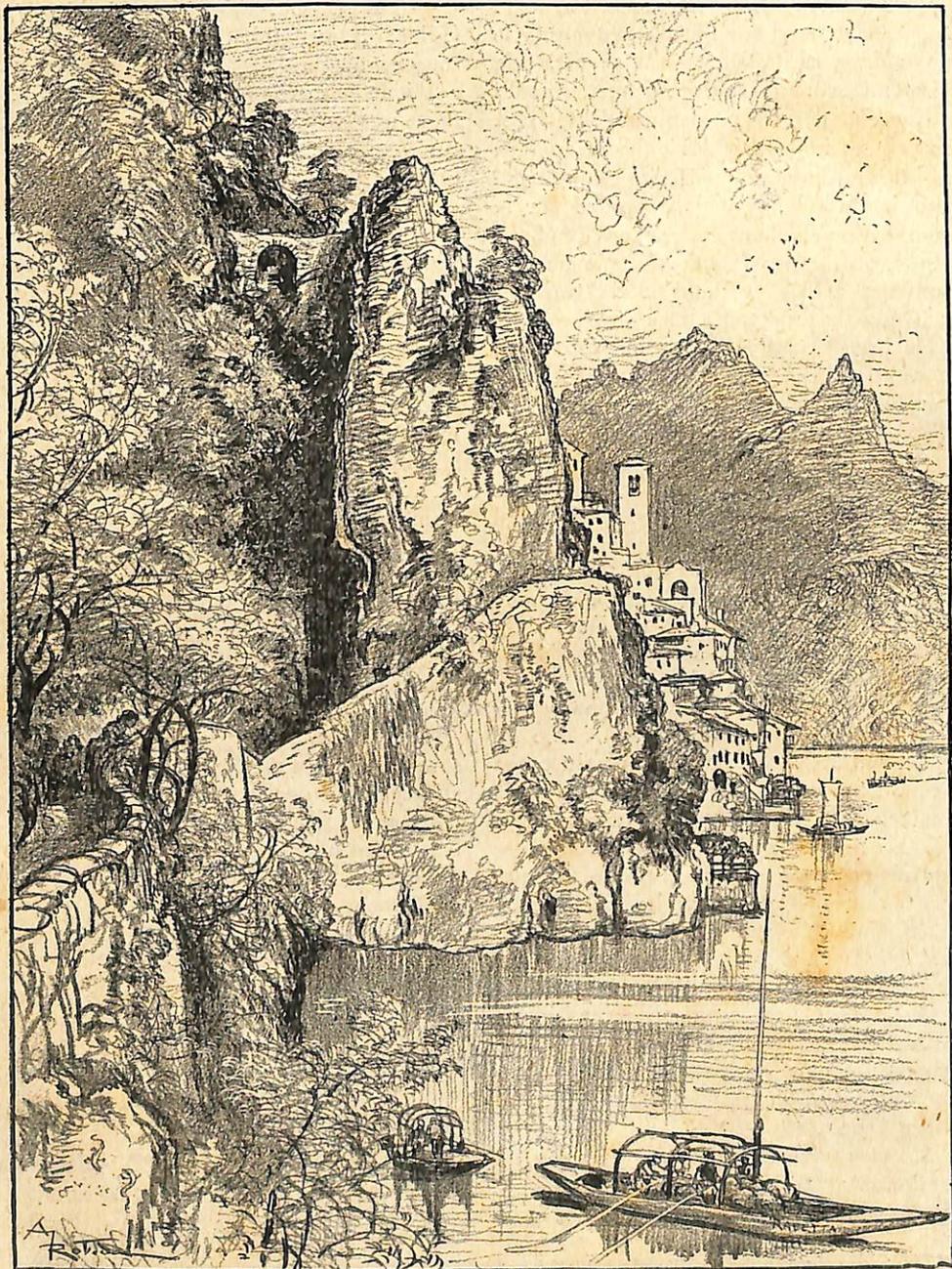
Mais un cri terrible coupait court à ces pourparlers...

Sur un geste du *raja*, geste dont nous n'avions pas saisi la signification, un des notables était revenu vers la trappe.

Et, à travers les barreaux de bambou, le fer de sa lance s'était enfoui dans le flanc gauche du Korinchi...

Le ROBIDA ALBUM

Curiosités Pittoresques



LE ROCHER DE GAUDRIA SUR LE LAC DE LUGANO

Le lac de Lugano est un des plus jolis parmi les lacs italo-suisse. Il n'a pas la sauvage grandeur du lac des Quatre-Cantons, si près de l'autre côté du Gothard; ce n'est plus la Suisse, c'est l'Italie avec ses horizons bleus et ses riants paysages. Les villages accrochés au rocher et encaissés dans une luxuriante végétation ressemblent aux blancs entassements de maisons des grèves de Sorrente. Gaudria, serré et tassé sur une pente plongeant dans le lac n'a pas de rues, rien que des espèces de corridors circulant à travers les maisons, et le vapeur qui vient de Lugano débarque ses voyageurs au rez-de-chaussée d'une maison, au premier étage de laqu. Il faut monter pour trouver le corridor voie publique.

A. R.

VICTOR FORBIN.

LES VOYAGES EXCENTRIQUES

L'Ambassadeur

Extraordinaire

par PAUL d'IVOI

Deuxième Partie.

Au Pays des Druses.

Chapitre III

EMMIE RETROUVÉE, SIKA ET LE PANTALON SONT PERDUS

(Suite.)

MAIS les jurons de Midoulet, furieux d'avoir été berné, le cri d'Uko :

« Digne Japonaise ! Sika a mis le signe diplomatique hors de la portée du policier français ! »

L'émotion même de Tibérade furent coupés par la rentrée du palefrenier attendu.

Cet homme, sous l'appât de quelques pièces d'or, surmonta sa crainte des Druses et raconta ce qu'il savait.

Il se trouvait sur la piste, attendant que le public fût écoulé, pour commencer le nettoyage, ratissage, etc., de l'arène, quand plusieurs individus avaient entouré une jeune fille blonde, l'avaient enveloppée d'une large pièce d'étoffe et emportée vers une automobile stationnant sur la place Aia-Tarbouch.

« Et personne, personne n'a défendu la pauvre enfant ? gémit le général.

— Eh ! non, shib, quand les Druses travaillent, ils n'aiment pas être dérangés.

— Que ne suis-je resté auprès d'elle ! Je l'aurais protégée. »

Le palefrenier gonfla ses joues, secoua la tête :

« Vous auriez un poignard planté dans la poitrine, rien de plus, shib. Bénissez votre Allah, quel qu'il soit, de vous avoir éloigné à ce moment.

— Mais pourquoi s'attaquer à cette victime innocente ? Ils ne la connaissent pas.

— Il paraît que si, noble shib.

— Que dites-vous ?

— Ce que m'a glissé l'un des serviteurs des chefs, que je rencontre parfois quand nos tournées nous mènent dans la montagne. J'ai été son hôte. Nous avons rompu la galette de maïs et dégusté le sel ensemble. Il me juge un ami. »

Tous s'étaient rapprochés.

« Et que vous a dit ce terrible ami ? »

— Que Mohamed, le défunt Maître de la Montagne, avait, avant sa mort, décidé que la jeune fille serait son épouse ! »

A cette déclaration stupéfiante, tous s'entre-regardèrent. Enfin, Tibérade balbutia :

« Impossible ! Impossible ! Elle n'est jamais venue en ce pays avant ce jour.

— Jamais ! appuya Uko.

— Il y a erreur, maldonne, c'est à refaire, essaya de plaisanter Emmie, dont les yeux étaient obscurcis par les larmes.

— Évidemment, appuya Marcel, sans relever les formules bizarres dont s'était servie la fillette... Les Druses mentaient. »

Ce fut Marcel qui acheva :

« Et à ce titre, brûlée avec la maison, les armes, les richesses du défunt. »

Tous eurent une exclamation éperdue, et sans répondre à l'employé du cirque qui murmurait :

« Comment savez-vous cela ? »

Tibérade poursuivit :

« Le complot que j'ai surpris sur le Parthénon. Il s'agissait de Sika, et je n'ai pas compris, pas compris. »

Un sanglot coupa la phrase. Le jeune homme s'était voilé la figure de ses mains.

Uko, Midoulet demeuraient comme hébétés par la brutalité du coup qui les frappait.

A cet instant, Emmie seule conserva son sang-froid.

« Eh bien, dit-elle, si nous voulons sauver notre chère compagne, il convient de ne pas perdre de temps.

— La sauver, gronda le général, au milieu de tout un peuple qui veut sa mort ?

— Mais non ! »

Tibérade, transfiguré, avait jeté ces deux syllabes.

« Mais non, reprit-il. Pour la sauver, il suffit d'arracher le voile qui masque ses traits, de révéler aux Druses la substitution de personne dont Yousouf s'est rendu coupable. Ils nous rendront Sika, contre qui ils n'ont aucun motif de haine.

— C'est vrai ! C'est vrai ! »

Les assistants, écrasés tout à l'heure, se reprenaient à l'espoir.

Le Japonais saisit le palefrenier par sa veste d'écurie :

« Où est la demeure de Mohamed ? »

— Oh ! loin d'ici, shib ; à une journée de cheval au moins, dans la vallée d'Entre-Liban et Anti-Liban.

— Bien. Connais-tu les ressources de Beyrouth ? »

— C'est la septième fois que j'y viens avec le cirque.

— Alors, tu sais où sont les loueurs de chevaux ? »

L'homme secoua les épaules :

« Je doute que vous en louiez à cette heure de la nuit... »

— Nous paierons aussi pour la nuit.

— Alors, shib, il y a bien Karref, dans la Kébir-avenue ; puis... un autre dont je ne sais plus le nom, tout à l'extrémité de Aïcha-Hemin. Allah vous guide ! »

Les voyageurs ne perçurent pas ce souhait peut-être ironique.

Ils s'étaient élancés précipitamment vers la sortie et commençaient une course folle à travers la cité, à la recherche du loueur Karref.



L'AMBASSADEUR EXTRAORDINAIRE

Dans ce palais en flammes, prisonnière, incapable de fuir, Sika allait mourir. (P. 223, col. 1.)

Le palefrenier secoua la tête :

« Mon hôte n'avait point de raison de me tromper.

— Alors, il se trompait lui-même.

— Cela est inadmissible. Tout le Conseil suprême des montagnards du Liban avait déclaré que la jeune fille, ayant mérité le regard de Mohamed, devait être considérée comme son épouse et à ce titre... »

L'homme s'arrêta, comme gêné par la cruauté de ce qu'il allait ajouter.

Mais Uko insistant :

« Parlez, parlez ! »

Enfin, un *slam* (agent de police local) flairant un backchich (pourboire) consentit à les mener en face du logis cherché.

Tout était clos.

Longtemps, Tibérade, Uko, Midoulet et même Emmie se meurtrirent les poings à heurter la lourde porte qui résonnait sous leurs coups.

Ils allaient cesser, découragés par l'inutilité de leurs efforts, quand un judas treillagé s'ouvrit et une voix rude jeta la question :

« Qui trouble le repos d'un croyant ? »

— Des voyageurs qui veulent louer des chevaux, riposta Emmie.

— Des chevaux, à deux heures après minuit ? Mes gaillards, mon fusil est chargé ; passez votre chemin ou il vous en cuira. »

Et le judas se referma avec un claquement sec.

Il n'y avait pas à insister. Le palefrenier avait eu raison.

Dans ces pays d'Orient, où le temps n'a pas le prix que nous lui attribuons en Occident, les marchands ne sont point disposés à prendre sur leur sommeil pour traiter une affaire.

Ils s'obstinèrent cependant, passant de slam en slam, de rue en rue, de loueur en loueur.

Partout, ils étaient aussi mal reçus que chez Karref, ou bien, si leur interlocuteur consentait à ne point se fâcher, un dialogue s'engageait dans le genre de celui-ci :

« Des chevaux ? Pour aller où ? »

— Chez Mohamed !

— Quel Mohamed ?

— Le chef druse.

— Des Européens chez les Druses !... Vous êtes pris de vertige !

— Nous paierons le prix qui vous conviendra.

— Chez les Druses ! Vous n'en reviendriez pas ; mes chevaux non plus ! Bonsoir ! »

De guerre lasse, il fallut rentrer à l'hôtel.

Quelque hâte qu'ils eussent de partir, tous comprenaient qu'aucun Oriental ne consentirait à se déranger de nuit. A l'hôtel, les voyageurs se réunirent dans la chambre du général.

Nul ne se sentait le courage de se coucher, de rester seul avec sa pensée.

Ensemble, ils attendraient le jour qui, sans doute, rendrait les loueurs moins récalcitrants.

Ce répit leur permit de réfléchir et bientôt Tibérade murmura :

« Si nous voulons que l'on nous confie des montures, nous ferons bien de cacher le but de notre expédition ! »

Uko, Midoulet, Emmie, reconnurent le bien-fondé de l'observation.

Certes, on dissimulerait, puisque le seul nom des Druses terrorisait les habitants de Beyrouth.

Et quand l'aube se montra enfin, Tibérade, accompagné du Japonais et de sa petite cousine, retourna à la maison Karref.

Midoulet avait préféré agir seul, de son côté.

Cette deuxième entrevue avec le loueur fut plus aimable que la première. Sans

doute, le négociant ne reconnut pas les voyageurs qu'il avait si lestement congédiés.

A la question du général :

« Vous avez des chevaux ? »

Il répondit, avec le sourire du marchand qui flaire une affaire :

« Combien en faudrait-il ? Je puis en fournir un escadron, si c'est nécessaire. »

— Trois suffiront.

— Et vous pensez aller où ? Ceci afin d'éviter les accidents toujours à redouter dans ce maudit pays.

— Oh ! une simple excursion le long du littoral. »

Bref, moyennant un prix exorbitant, Karref s'engagea à faire conduire avant dix minutes à l'hôtel Ismaïlia trois montures sellées, dont l'une pour dame.

Il fut exact.

Un instant, Emmie pensa que Midoulet manquerait au rendez-vous.

Mais au moment où, avec ses amis, elle mettait son cheval en marche, l'agent vint se joindre à la petite caravane, monté sur un animal si évidemment supérieur à ceux du loueur Karref, que tout espoir de le distancer devait être abandonné.

Au pas, afin de n'éveiller aucun soupçon, tous cheminèrent dans les rues de Beyrouth, gagnant la campagne.

Seulement, les ultimes maisons dépassées, ils rendirent la main et passèrent au galop.

En trombe, ils traversèrent les plaines cultivées avoisinant la cité, piquant droit sur les montagnes, dont les crêtes profilées à l'Est leur écran rocheux.

Tout le jour, ils conservèrent cette allure endiablée, prenant à peine le temps de laisser souffler leurs montures haletantes.

Parfois, cependant, il fallait bien faire halte pour s'enquérir de la route à suivre. Dès les premières rampes du Liban, la voie était remplacée par des sentiers s'entre-croisant en tous sens. Chaque fois que l'on rencontrait un indigène, il fallait s'assurer que l'on se maintenait dans la bonne direction. S'égarer, en effet, c'était vouer Sika à la mort.

« Le ravin d'El Gargarah ? »

L'interpellé répondait, après des hésitations, des circonlocutions, qui remplissaient les voyageurs d'une rage douloureuse, plus pénible encore de ce fait qu'ils étaient contraints de la dissimuler, sous peine de renoncer à tout renseignement.

Enfin, ils parvenaient à comprendre.

« Vous suivez le chemin qui conduit à El Gargarah. Seulement, c'est loin encore. Vous allez sans doute assister au Grand Feu de Mohamed. »

Malgré toutes leurs précautions, les amis de Sika ne purent éviter certaines fausses manœuvres, se traduisant par de longs détours, qui exaspéraient encore le père, le jeune homme, se vouant au salut de la prisonnière.

Ainsi, ils s'élevèrent peu à peu sur les pentes du Liban, au milieu des bouquets d'arbres de plus en plus rapprochés.

« Sapristi ! s'exclama soudain Midoulet ;

quand on parle des cèdres du Liban, on se livre à une mauvaise plaisanterie... Je n'en aperçois pas un seul ! »

Nul ne répliqua. Qu'importaient les cèdres à ceux dont le cœur saignait d'angoisse !

Néanmoins, si Midoulet avait voyagé avec les guides réputés : Joanne, Bœdeker, Bradshaw ou autres, il eût appris qu'une exploitation intensive du cèdre en a presque amené la disparition. A la place des cèdres abattus, les exploitants ont planté des arbres d'essences inférieures, si bien que le cèdre du Liban se trouve aujourd'hui partout, sauf au Liban.

Le soleil s'abaissait vers l'horizon, sa pourpre sanglante traînait sur les crêtes, et le chemin devenait de plus en plus difficile. Les chevaux, épuisés par la longue étape, luttant sur les pierres roulantes, n'avançaient qu'avec peine. Et tout à coup les voyageurs atteignirent le sommet d'une cime rocheuse, dominant de mille pieds une vallée encaissée.

Au fond de la dépression, se distinguaient de vastes bâtiments, défendus ainsi qu'une citadelle par des remparts crénelés.

Un berger menant quelques chèvres passa.

« Où sommes-nous ? » lui cria Emmie.

Dans un rire ironique, l'indigène fit :

« Vallée d'El Gargarah ! »

— Alors, ces bâtiments fortifiés sont le palais de Mohamed ?

— Oui. Seulement, il vous faudra un moment pour y arriver.

— Parce que ?...

— Le sentier est très difficile et les chevaux y avancent moins aisément que les hommes. »

D'un « you » modulé bizarrement, le berger rassembla ses chèvres et s'éloigna, sans plus s'inquiéter des voyageurs.

« En route ! s'écria le général. Nous touchons au but. Dans une heure, ma Sika sera délivrée de la sinistre intrigue du misérable Yousouf. »

Mais le chevrier avait dit vrai. La sente était malaisée au possible ; les cavaliers durent mettre pied à terre et mener leurs montures en main.

Avec cela, la nuit les surprit au tiers de la descente. Dès lors, ils progressèrent plus lentement encore, à tâtons, pourrait-on dire.

Les ténèbres limitaient leur vue. Ils ne discernaient plus ni le fond de la vallée, ni les constructions du palais de Mohamed.

Brusquement, bien loin au-dessous d'eux, des points rouges s'allumèrent.

« Qu'est cela ? » s'écria le Japonais, saisi par l'angoisse.

Trop justifié, hélas ! l'émoi du père infortuné, car les points étincelants grandirent, se transmuant bientôt en langues de flammes dardant vers le ciel et éclairant de leurs reflets sinistres le palais embrasé, ainsi que la vallée environnante.

« Le feu ! Le feu ! » balbutia le père de Sika.

Ces monosyllabes s'éteignirent dans un silence morne.

Tibérade, Emmie avaient compris la terrible signification des mots prononcés par le général.

Le feu ! C'est-à-dire l'embrasement du palais druse, et dans ce palais, prisonnière, incapable de fuir, Sika allait mourir !

« Pauvre petite ! »

L'exclamation pitoyable fut arrachée à Midoulet par l'horreur de la situation. Pour une fois, l'agent en oublia le pantalon, à la suite duquel il avait été entraîné depuis Paris.

Un besoin de se précipiter vers le foyer sans cesse élargi prit les voyageurs. Ils abandonnèrent leurs chevaux qui, sur la pente, ralentissaient leur marche, et, titubant, chancelant sur les cailloux se dérobant sous leurs pieds, se heurtant aux arbustes, glissant, tombant, se relevant aussitôt, ils dévalèrent le sentier, leurs yeux égarés fixés sur l'incendie qui leur servait de phare.

Midoulet suivait avec un peu plus de précautions, non qu'il fût indifférent au danger de Sika, mais parce qu'il avait l'horreur innée des chutes sur les cailloux et des contusions qui en résultent.

Sans cela, bien certainement, il eût tenu la tête des coureurs. Cette jeune Sika lui était éminemment sympathique. A ce moment même, ne simplifiait-elle pas sa mission, en se faisant rôtir avec le pantalon mystérieux ?

Le moyen de n'être pas reconnaissant d'un procédé aussi délicat !

(A suivre.)

PAUL D'IVOI.

La Victoire Imprévue

½ ½ ½

Les Chauves-souris fétiches

FIGUREZ-VOUS d'immenses plaines très basses, presque au niveau de la rivière, d'immenses plaines qui sont à peine de temps à autre ornées d'un palmier qui découpe sur l'horizon ses feuilles en éventail.

Figurez-vous une rivière capricieuse qui, tantôt se rétrécissant entre deux rochers, semble précipiter son cours, qui, parfois, comme lâchée dans la campagne, s'étale paresseusement et à perte de vue sur une largeur de plusieurs centaines de mètres, donnant l'illusion d'un lac sans fin.

Telle est au Congo français la Liquala aux Herbes.

Mais ne pensez pas après cette description qu'un voyage accompli sur cette rivière aux aspects variables peut-être, mais sans grand changement de paysage, demeure monotone et sans incident.

Il arrive quelquefois qu'un troupeau important d'hippopotames obstrue le passage de la rivière, prêt à jouer les farces les plus dangereuses aux voyageurs téméraires.

Leur nombre rend difficile une chasse ou même une simple défense. Il faut ou se résoudre à retourner en arrière s'il en est temps encore, — car ces monstrueux amphibies sont très lestes à la course — ou bien se risquer à *déjendre* chèrement sa vie si l'on veut passer outre.

La chaloupe *L'Hirondelle* remontait avec un grand bruit de machine la Liquala aux Herbes; elle devait se rendre à la factorie de Boyeughé;

elle avait à son bord, outre le mécanicien, deux passagers, dont mon ami Lucien Denisard qui m'a raconté l'anecdote. *L'Hirondelle* était une chaloupe à vapeur d'un modèle si ancien, fatiguée par des voyages déjà si nombreux et par le manque de soins, que l'on pouvait s'étonner de la voir encore fonctionner. Un esprit pessimiste eût pu s'attendre à voir le pénible halètement s'arrêter tout à coup et la chaloupe s'en aller à la dérive comme une péniche désassemblée.

Mais en a raison de dire que les vieux serveurs, en dépit de leurs défauts, sont souvent les meilleurs. *L'Hirondelle* avançait avec une lenteur désespérante, mais elle avançait néanmoins. Le voyage promettait d'être long, mais il s'annonçait comme ne devant avoir aucune anicroche.

La chaleur est intense. Les trois passagers soupirent après l'ombre rafraîchissante qu'ils ne manqueront pas de retrouver à la factorie de Boyeughé.

Dans le lointain, sur le ciel bleu, se dessine la tache noire d'un arbre gigantesque. Imposant comme un monument, le géant se dresse avec orgueil, très haut au-dessus des verdure voisines.

La chaloupe marche avec une lenteur si désespérante qu'on pourrait croire que c'est l'arbre qui vient au-devant des Européens et non pas leur frêle embarcation qui les conduit vers le colosse végétal.

Bientôt, l'arbre est là, tout près, comme perdu au milieu d'un lac immense émergeant d'une petite île. La rivière s'est élargie et ses eaux, non contenues par des rives trop basses, s'étendent sur une largeur d'au moins six kilomètres.

Au pied de l'arbre, bâties sur des pilotis au-dessus de l'eau qui clapote, quelques huttes surgissent.

Au bruit de la machine poussive de *L'Hirondelle* — qui vraiment ne mérite guère son nom — les naturels se montrent. Ils ont reconnu des Européens, des ennemis. Ils ont des armes à la main, de longues flèches dont ils vont cribler dans quelques secondes *L'Hirondelle* alors qu'elle passera à proximité. Le mécanicien, un ancien tirailleur, dit ce qu'il sait du village curieux, bâti sous l'ombre tutélaire de l'arbre gigantesque.

Ce village s'appelle Bomitaba et est habité par une tribu belliqueuse et superstitieuse, gardée par son étrange situation de tout contact avec la civilisation moderne.

L'arbre est un arbre fétiche, un fromager séculaire, dans les branches duquel habitent des myriades de chauves-souris que les naturels de Bomitaba vénèrent pieusement. Ils en épient souvent le vol nocturne pour en tirer des conjectures.

En ce moment, le soleil darde ses plus chauds rayons, les chauves-souris sont cachées dans l'épaisseur quasi ténébreuse du fromager. Il va y avoir un rude moment à passer, car les Bomitabas ont poussé leur cri de guerre et s'apprêtent à saluer la venue des Européens d'une pluie de flèches.

Des pirogues déjà quittent la rive. Que vont faire les trois — on peut même dire les deux passagers, car le mécanicien a pour devoir de rester près de sa machine — contre le village entier sous les armes ?

C'est alors que le mécanicien a subitement une idée en apparence sans importance et qui pourtant eut pour résultat d'assurer non seulement le passage de la rivière, mais encore, chose tout à fait inattendue, une victoire inespérée, imprévue.

Les deux Européens, sur le pont minuscule de *L'Hirondelle*, apprêtaient leurs revolvers et

leurs fusils, afin d'être en état de répondre rapidement à la peu cordiale bienvenue que semblaient vouloir leur réserver les naturels de Bomitaba.

Soudain le mécanicien lâcha la vapeur. Ce fut un vacarme assourdissant, un long cri rauque qui se répandit dans l'air où il parut se prolonger, s'amplifier.

Les Bomitabas écoutèrent, étonnés, déconcertés, effrayés, et voilà que tout à coup, du fromager géant de l'arbre fétiche, dont le tronc, à la base, boursoufflé, énorme, est divisé en espèces de cloisons, des milliers de chauves-souris apeurées sortent précipitamment avec un grand bruit d'ailes.

Il en sort du tronc où des trous font des nids confortables, il en sort du dôme de verdure. Le ciel, tant elles sont nombreuses, en est littéralement obscurci !

Inquiètes elles vont et viennent, volètent, en faisant des courbes saccadées, aveuglées par la lumière crue, par tout le magnifique soleil qui dore l'atmosphère.

Les Bomitabas demeurèrent surpris de cette sortie intempestive de leurs fétiches aux habitudes jadis régulières et, à n'en pas douter, elles ont voulu par ce vol diurne indiquer qu'un grand danger est imminent, qu'il faut poser bas les armes et ne pas entamer une querelle avec les Européens.

Et bientôt ils cessent de pousser leur cri de guerre guttural, ils font des signes de paix et de soumission.

Quelques minutes plus tard, les passagers de *L'Hirondelle*, sauvés peut-être d'une mort terrible par cet événement imprévu, accostaient en vainqueur le village lacustre de Bomitaba, alors que les chauves-souris trépidaient encore autour du colossal fromager.

PAUL-LOUIS HERVIER.

Coutumes Bavaroises

½ ½ ½

Un Cortège symbolique

BIEN que la Flandre soit le pays classique des mascarades, des cavalcades et des cortèges historiques et symboliques, on retrouve les mêmes manifestations d'art populaire dans presque tous les autres pays occidentaux. Mais l'Allemagne, apparentée à la Flandre, non par l'âme, mais par le langage, s'est livrée à une imitation, moins vivante, de cette pittoresque coutume.

Et la partie de l'Allemagne où la passion des cortèges s'est le plus profondément ancrée, c'est la Bavière, qui a gardé, mieux que les autres pays allemands, le culte des traditions du moyen âge.

Mais l'on peut remarquer que les cortèges de Munich constituent des imbroglis, ou, pour employer une expression familière, forment de véritables salades russes. Les chars se suivent, mais diffèrent absolument de caractère et d'aspect. Un cortège, à Munich, renferme des chars historiques, des chars mythologiques, des chars symboliques, des chars religieux.

Voici, par exemple, un char qui représente une prairie entourée d'une mince barrière. Dans la partie antérieure du plateau, on voit un édifice minuscule; c'est, si l'on veut mettre quelque bonne volonté pour comprendre, une église en miniature au milieu du pré en raccourci. Cela représente un village. Devant l'église, s'élèvent deux petits poteaux ou esparres, et de l'une à l'autre de ces simili-colonnes, enguirlandées de branchages, s'étend une bande



Un drapeau sur lequel on lit cette phrase du « Pater » : « Donnez-nous notre pain quotidien ! » indique aux spectateurs qu'ils sont en présence du Char des Orphelins.

de toile ou de papier, sur laquelle on lit en allemand cette phrase du Pater : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ! »

Sur le plateau du char, de-ci de-là, des enfants sont assis. Ce sont des orphelins. Et les mots que porte la bande de toile sont supposés être la prière qu'élevé, de la terre douloureuse et dure et inhospitalière aux petits, vers le Ciel élément, ou qui devrait l'être, le cœur innocent et simple des enfants abandonnés. C'est le Char des Orphelins. Il faut reconnaître



Le Char de la Jeunesse porte sur ses panneaux des peintures champêtres qui encadrent la figure de Sainte Elisabeth, protectrice des jeunes filles.

elle porte un costume hybride, qui n'est ni moderne ni antique. Et cet ensemble peut tout aussi bien constituer le Char de l'Agriculture que représenter une parabole évangélique sur le Divin Laboureur.

D'autres chars sont d'une signification très élémentaire, et encore confuse cependant. Ainsi, cette voiture aux côtés peints et représentant des scènes champêtres qui porte des jeunes filles d'âges très divers est-elle le char de la jeunesse, ou de sainte Élisabeth, protectrice des jeunes filles ? On ne sait pas ; c'est ce que l'on veut, au choix. Le triomphe de ces cortèges est généralement le char de Gaminus. Ce char représente, on le conçoit, la victoire de Gaminus, dieu de la bière, sur Bacchus, dieu du vin. Gaminus est à califourchon sur un immense tonneau de bière.

Il tend à Bacchus une vaste chope de bière mousseuse. Les dieux entre-choquent leurs verres et ils boivent si bien qu'avant la fin de la cavalcade l'un et l'autre dieux sont également vaincus... par la déesse Ivresse.

ROBERT DUNIER.



UN CORTÈGE SYMBOLIQUE EN BAVIÈRE

Une jeune femme aux cheveux flottants, revêtue d'un costume sans couleur locale, guide le Char de l'Agriculture.



LA CROIX ROUGE ET LA RÉPUBLIQUE CHINOISE

Dans les rues de Shanghai devenue le quartier général des républicains, les premières infirmières chinoises passent en groupe, précédées de bannières ornées de la croix rouge. Métamorphosées sous ce costume européen, elles s'en vont vaillamment au secours des souffrances humaines.

UNE ŒUVRE REFORMISTE

La Croix Rouge et la République chinoise

Pour qui a suivi, en Chine, pendant les quinze dernières années, le processus de désaffection vis-à-vis de la dynastie mandchoue, il est clair qu'une main étrangère se trouve, à peine dissimulée, dans toutes les entreprises réformistes. Depuis de longues années, même avant la guerre sino-japonaise de 1894-95, j'avais, à Hankéou et dans les ports du Yang-tseu, vu les Japonais à l'œuvre; et depuis la guerre qu'ils ont soutenue contre la Chine, et, plus encore, depuis leur campagne de Mandchourie contre les Russes, ils étaient, partout et dans toutes les provinces, répandus en Chine. J'en ai rencontré, à peine déguisés, jusqu'au Yunnan et au Kouang-si, et sur la frontière de la Birmanie. Sentant le mépris que le peuple chinois manifestait en cachette pour le trône, les agents japonais aidèrent à l'expansion de la révolte, soit en nourrissant d'idées nouvelles des cerveaux déjà prédisposés par une éducation américaine, comme Sun-Yat-Sen, soit en distribuant dans tout l'empire chinois des brochures socialistes. J'en ai vu de ces brochures, j'en ai eu en ma possession dans une petite bourgade du Kouang-si où le sous-préfet, acquis déjà à la réforme, les dévorait au fur et à mesure qu'il les recevait du Japon.

D'un autre côté, les instructeurs militaires au service chinois étant tous Japonais, il était facile, au moment voulu, de tourner les troupes contre la dynastie mandchoue, ce qui n'a pas manqué d'arriver le jour où la révolution s'est déchaînée dans le Yang-tseu; les troupes, à Wou-tchang, avaient des chefs instructeurs japonais. Et, d'ailleurs, toute l'organisation militaire, tous les uniformes mêmes de l'armée chinoise viennent du Japon.

Et c'est du Japon aussi que vient l'idée de la création d'une société de la Croix Rouge chinoise; du reste, cette idée, si contraire aux sentiments chinois, de recruter des femmes pour soigner les blessés sur un champ de bataille, ne pouvait guère être acceptée que venant du frère jaune, auquel on a grande confiance, bien qu'on ne l'aime pas, depuis ses illustres randonnées de Leaoyang et de Moukden.

Notre dessin représente une procession des premières infirmières chinoises dans les rues de Shanghai, actuellement quartier général des républicains. Elles ont, comme on peut le remarquer, fort bon air et ressemblent plus à des Européennes que leurs sœurs japonaises, si petites et si menues; la femme chinoise, en général, est grande, forte et bien faite. Comme les Japonais, les Chinois n'ont pas craint d'adopter la Croix Rouge, en cela bien plus tolérants que les Turcs qui, par peur de la croix, ont fondé le Croissant Rouge. Chinois et Japonais sont, en effet, très libéraux et fort indépendants en matière religieuse, et les persécutions dont on si souvent souffert les prêtres européens s'adressaient plutôt à l'Européen qu'au chrétien.

La procession de ces infirmières a provoqué, à Shanghai, une curiosité bien légitime, surtout de la part de la population chinoise. Il semble, en effet, extraordinaire, à ces gens qui ont le plus profond mépris de la vie humaine, qu'on ramasse les blessés sur le champ de bataille pour les soigner; mais espérons que, grâce à leurs femmes, qui, comme toutes les femmes, ont un fonds de tendresse pour les souffrances humaines, ils finiront par comprendre la beauté du rôle de l'infirmière. Déjà, évidemment toujours stylés par les Japonais, ils ont épargné les vies européennes au milieu de leurs luttes; ils épargneront aussi leurs blessés et

les soigneront quand ils verront leurs femmes se dévouer à cette œuvre.

Ainsi, dans tout ce qui touche à l'œuvre de la modernisation chinoise, on aperçoit la prudence de l'idée conductrice japonaise. Il est hors de doute qu'en dehors de l'influence commerciale et industrielle que l'empire japonais compte bien réaliser dans une Chine réformée, il cherche également, en prêtant ses bons offices, en dessous, aux républicains, à mettre la main d'une façon définitive sur la partie de la Mandchourie qui confine à sa nouvelle colonie, l'ancien royaume de Corée.

JOSEPH DAUTREMER.

PETITE CAUSE GRANDS EFFETS

Une Sardine qui fait coaler un navire

La navigation offre des mystères dont quelques-uns ne seront jamais éclaircis. Des navires disparaissent corps et biens en pleine mer sans laisser plus de traces qu'une brise qui souffle sur une plage.

Mais il est, cependant, des énigmes qu'on arrive à expliquer finalement.

Le 12 octobre 1911, un vapeur d'assez gros tonnage, le *Eastern-Counties*, parti de Yarmouth avec une cargaison de marchandises, se trouvait à une vingtaine de kilomètres des côtes anglaises, quand, soudain, il se coucha sur le flanc, puis se renversa complètement, la quille en l'air.

La plus grande partie de l'équipage put atterrir, car il est utile de remarquer que la catastrophe s'était produite par un temps normal, sans vent, sans houle. Mais cinq matelots qui dormaient dans l'entrepont furent noyés.

Selon l'usage, un tribunal maritime, siégeant à Westminster, fit comparaître les survivants pour essayer de déterminer les responsabilités.

Et l'un des principaux témoins, M. Joseph Lockhart, mécanicien en second, d'accord avec les officiers du navire, affirma que l'accident n'avait pas été causé, comme le prétendait le tribunal, par un excès de marchandises placées sur le pont, qui, déplaçant le centre de gravité du navire, avaient dérangé son équilibre.

D'après lui, l'auteur de l'accident serait un petit poisson qui se serait maladroitement engagé dans une valve de la quille, l'aurait maintenue ouverte, et aurait permis ainsi à l'eau de pénétrer dans la cale.

Et il paraît que ce genre d'accident est relativement assez fréquent. Un petit poisson pénétre dans l'orifice d'une valve, s'y trouve coincé, l'empêche de se refermer. Et voilà le naufrage, la catastrophe!

Le même jour, on jugeait à Glasgow les officiers du *Princess-Patricia*, qui se perdit sur les écueils de l'île d'Arran. Là encore, on découvrit que ce magnifique paquebot avait été détruit dans des circonstances bizarres. La cause de la catastrophe était une vulgaire lampe électrique de poche, un objet qu'on trouve pour un demi-franc dans les bazars.

La nuit du naufrage, le timonier était un jeune marin qui avait l'habitude de porter une de ces lampes dans la poche intérieure de sa vareuse. Un moment, il resta longuement penché contre la boussole, dont l'aiguille se trouva influencée par la petite pile électrique.

Et ce fut durant ce court moment que, les yeux fixés sur le compas, et sans soupçonner la fausseté de l'orientation indiquée, il donna un malencontreux coup de barre qui envoya le vapeur se jeter à toute vitesse sur un rocher.

JACQUES D'IZIER.

LES CONQUÉRANTS DE L'AIR

Au-dessus du Continent Noir

Par le
Capitaine DANRIT
(Commandant DRIANT)

000

CHAPITRE XI

AU BORD DE L'ABÏME (Suite.)

La nuit était venue lorsque tout fut remis en état.

Müller, dans l'obscurité naissante, balança successivement les deux moteurs : leur marche régulière et leur bourdonnement puissant produisirent sur lui l'effet de la plus délicieuse musique...

— Allons! Ce n'est pas encore ici que nous laisserons nos carcasses, conclut-il, en revêtant son paletot de cuir.

— Je te proclame le premier aviateur du monde! clama Paul Harzel enthousiasmé.

— Modère-toi, dit Müller : je n'ai eu qu'un mérite, celui de couper l'allumage à temps : si la machine avait continué de broyer toute cette « chair à pâté », nous aurions eu fatalement un dérèglement et alors!... Comment faire une réparation importante sur ce promontoire étroit, avec les outils rudimentaires dont nous disposons!

Quelques vérifications restaient à opérer, auxquelles Müller tint à procéder avant de prendre un repos bien gagné : à cet effet, il alluma son phare qui projeta sa traînée blanche sur la paroi rocheuse et fit scintiller des cristaux de quartz enchâssés dans la muraille.

Enfin, pour ne négliger aucune précaution, il enfonça deux forts crampons dans la plate-forme et y fixa des fils de fer qui maintinrent solidement contre le sol les extrémités de l'aéroplane.

Un tourbillon pouvait s'élever du ravin, une bourrasque survenir, l'*Africain* était à l'ancre, en sûreté...

Lorsque les jeunes gens, complètement rassurés, tournèrent les yeux vers l'endroit où ils avaient laissé leur compagne, ils ne l'aperçurent pas : vainement, ils la cherchèrent dans l'ombre, scrutant la nacelle, en explorant à tâtons tous les recoins.

Harzel se désespérait :

— Ourida! fit-il d'une voix blanche.

— « Nàm, Sidi! » Plait-il? Qu'y a-t-il? répondit une voix chère, et, au tournant de la terrasse, la jeune fille apparut, se détachant faiblement sur le fond encore transparent du ciel.

Elle tenait à la main un morceau de cristal dont les feux l'avaient frappée et qu'elle avait détaché de la roche : après avoir fait admirer sa trouvaille à ses deux compagnons, elle la glissa dans la petite djibeira attachée à sa ceinture :

— Il y a beaucoup de cailloux comme

celui-là, dit-elle; j'ai pris le plus gros.
— Est-elle assez femme! observa Müller. Alors que notre remise en état était, pour nous et pour elle, une question de vie ou de mort, elle n'a vu que ce qui brillait, le clinquant! Elle s'est figurée avoir découvert un trésor...

— Si elle est contente, sa trouvaille vaut le plus riche diamant, pensa tout haut Paul Harzel, et, d'un ton de reproche, il dit en arabe à Ourida :

« Tu m'as fait grand'peur; j'ai cru que tu étais tombée dans le ravin!

Elle secoua la tête d'un air mutin et déclara :

— J'ai faim.

Paul Harzel tira du caisson aux vivres des boîtes de conserves, du biscuit, un flacon de Chianti, don de la popote d'Abécher, et disposa, entre l'aéroplane et la muraille, les éléments d'un frugal repas.

— J'ai soif, continua Ourida en s'accroupissant sur ses talons.

— O nature! murmura Müller en souriant.

Tel était son empressement à satisfaire aux prosaïques exigences de sa jolie compagne qu'Harzel lui tendit sans réflexion un gobelet rempli de vin.

Elle y trempa les lèvres, mais aussitôt, d'un geste irrité, elle jeta le liquide loin d'elle :

— « Ould h'aram! » Enfant du péché! s'écria-t-elle avec indignation, en s'adressant à l'officier ébahi.

Quel singulier oubli, en effet, qu'offrir, par surprise, à une musulmane, à une fille de grande tente, le breuvage fermenté interdit aux Croyants par Mohammed, le Prophète, déjà soucieux en l'an I de l'hégire — 622 de notre ère — des funestes effets de l'alcool!

— Pardon! balbutia Paul Harzel, tout confus.

Si l'Africain avait été muni d'un radiateur, il aurait suffi de laisser refroidir l'eau de circulation pour la rendre à peu près potable; mais la particularité du moteur rotatif de l'aéroplane était précisément d'obtenir l'abaissement de température par la rotation des cylindres, de façon à éviter la surcharge d'un réservoir.

Et nulle part, sur cet étroit espace, ne suintait une goutte d'eau...

Ourida en eut vite pris son parti : elle ne boirait pas; mais pourrait-elle manger?

Ce fut de sa part une mimique expressive et amusante, quand Paul Harzel lui présenta les trois boîtes de conserve entrouvertes. L'une contenait des rillettes de Tours, une autre du jambon, et la troisième du faisan désossé. L'enfant en aspira successivement le parfum de ses fines narines, puis esquissa une légère grimace et finalement repoussa le tout.

Visiblement, elle appréhendait que ces viandes inconnues, suspectes, provinssent de l'« animal immonde » dont le Coran interdit la chair aux fidèles; si bien que, quoique abondamment pourvu de victuailles, Ourida s'exposait à un jeûne prolongé.

Très opportunément, Müller se rappela

qu'ils avaient parmi leurs provisions une boîte de fruits confits; il la retrouva sans peine, l'ouvrit, et Harzel la plaça entre les mains tendues de la jeune fille. Celle-ci en flaira le contenu pendant quelques instants, parut se rassurer, et enfin se décida à grignoter une pêche...

Toute appréhension avait disparu; elle fit largement honneur aux autres fruits.

Paul Harzel composa rapidement alors, sous l'aile gauche de l'aéroplane, une manière de couchette au moyen des coussins des trois sièges sur lesquels il étendit son vêtement de cuir et il désigna à Ourida le lit improvisé : celle-ci remercia d'un sourire, se coucha, enveloppée de son burnous, et, à peine étendue, s'endormit profondément, la tête sur son bras replié.

— Quant à nous, fit Müller, nous allons nous relayer pour veiller; on ne sait jamais...

— Craindrais-tu un retour offensif des gypaètes? Il n'y a qu'eux qui soient capables de nous atteindre ici; et il leur en cuirait, car ici je n'en manquerais pas un.

— Non, je crois qu'ils nous laisseront tranquilles. Ils ne nous ont attaqués dans les airs que parce qu'ils nous prenaient pour des rivaux, des intrus; ils ne reviendront pas.

— Alors, que pouvons-nous redouter sur cette corniche isolée et inaccessible?

— Les coups de feu qui nous seraient tirés d'en face!

— De Kara?... Mais il y a plus de 1,000 mètres d'ici à la citadelle.

— Nos ennemis possèdent des armes à longue portée et à tir rapide.

— Sans doute; mais leurs guerriers sont tous absents; tu l'as bien vu? La cour de cette citadelle était déserte.

— Enfin, tu as beau dire, il faut prendre le quart à tour de rôle : c'est une règle à laquelle, nulle part, nous ne devons nous soustraire.

— Je n'ai nullement l'intention de me dérober! Je t'offre, tout au contraire, de veiller seul, car je n'ai pas la moindre envie de dormir...

L'Alsacien sourit :

— C'est beau la jeunesse! répéta-t-il.

— D'autant plus beau, ajouta mélancoliquement Paul Harzel, que je ne connaîtrai pas ce qui vient après elle... Dans deux ans, avant peut-être, j'aurai cessé de voler... et d'aimer...

Ce fut presque à voix basse qu'il laissa tomber ces dernières paroles.

— Allons, ami! reprit affectueusement l'Alsacien, pourquoi ces papillons noirs? Ne sens-tu pas que l'oxygène, dont tu fais ample provision dans nos envolées, a déjà amélioré ton état?

Le jeune homme secoua la tête, pour toute réponse; il savait mieux que personne à quoi s'en tenir sur le degré d'avancement de l'implacable maladie.

— Et puis, poursuivit Müller, tu as bien quelqu'un en France qui t'attend, pour qui tu dois vivre?

— Je n'ai personne, soupira Paul Harzel. Mon père est mort du mal qui me

ronge et je n'ai pas connu ma mère. Une fiancée là-bas?... J'y ai songé; mais je n'ai pas le droit de me marier en France... D'ailleurs, je n'en aurais pas le temps, les formalités sont trop longues et les conditions à remplir trop compliquées... Le hasard a bien fait les choses en plaçant sur ma route cette enfant qui n'a ni les préjugés de notre race, ni ceux de la sienne, et qu'il ne m'est pas interdit d'aimer... Si seulement elle pouvait m'aimer un peu!

Müller jugea à propos de couper court à cet entretien déprimant :

— J'éteins le phare, dit-il; il révélerait notre présence et servirait de cible à nos ennemis. Tu me réveilleras quand tu sentiras la fatigue ou le sommeil venir; n'est-ce pas, Harzel? Promets-le-moi, sans cela je ne m'endormirais pas tranquille.

— C'est promis.

Et Paul Harzel s'assit contre la muraille, tout près d'Ourida, dont la poitrine se soulevait d'un rythme calme et régulier.



Un bruit dont l'origine était difficile à définir les réveilla tout à coup; c'était comme le grondement prolongé d'une avalanche, suivi d'un choc violent... Müller, étendu entre les roues du chariot de l'aéroplane, se redressa en sursaut :

— Qu'y a-t-il? interrogea-t-il d'une voix brève.

Le roulement mystérieux se renouvela dans cet instant, et, à son tour, Paul Harzel, qui s'était assoupi sans s'en douter, se leva tout d'une pièce...

Une sorte de bolide venait de passer devant eux, s'était abattu avec fracas sur le bord de la corniche, à dix pas de l'aéroplane, faisant jaillir des milliers d'étincelles et voler des centaines d'éclats, puis avait rebondi dans l'abîme.

— Les Snoussia! s'écria Müller, je m'en doutais.

Ourida, brusquement tirée de son sommeil par Paul Harzel qui la couchait le long de la paroi, poussait un cri déchirant d'effroi, quand un troisième projectile, plus gros que les précédents, dévala directement dans le ravin, sans toucher, cette fois, la plate-forme.

— Vite! cria Müller, appuyons l'aéroplane contre la muraille... le plus près possible.

On commençait à distinguer vaguement les objets; il pouvait être deux ou trois heures du matin; l'aurore était proche; mais, dans la profondeur de la gorge, on ne verrait vraiment clair qu'au lever du soleil.

— Il est bien regrettable que nous ayons été obligés d'allumer le phare pour travailler, observa Müller; c'est lui qui a donné l'éveil à nos ennemis et leur a permis de repérer notre position.

Paul Harzel recommandait à Ourida, plaquée contre la paroi, de ne pas bouger.

— Reste immobile, recommandait-il, ils ne peuvent t'atteindre.

— Qui? dit-elle, qui donc?

— Les Snoussia, les hommes d'Oswald. Ils ont dû franchir le ravin pendant la nuit, et, tu vois, ils essaient de nous écraser sous

les rochers qu'ils font rouler là-haut.

— Les maudits!

— Ne bouge pas; je reviens.

Et le jeune homme fut aider Müller qui tirait l'*Africain* contre le rocher : bientôt, ses deux ailes rangées parallèlement à la muraille et son hélice serrée « au plus près », l'oiseau mécanique ne présenta plus d'autre partie vulnérable aux coups verticaux que sa queue et son gouvernail. Or, comme sur les douze projectiles qui s'étaient succédé pendant cette opération, aucun n'avait frappé la corniche à moins de 10 mètres du pied de l'escarpement, Müller se sentit tout à fait rassuré.

— Il y a là-haut un renflement de la paroi rocheuse, sans doute à quelque distance de la crête, dont la saillie nous couvre; nous sommes dans l'angle mort, comme dirait la *barbette*¹.

— Heureusement; sans cela nous étions aplatis comme des punaises.

— C'est égal, il va falloir évacuer le plus tôt possible.

— Pas encore : comment nous dirigerions-nous dans ce couloir obscur, dans ce cañon qui ressemble à l'entrée de l'enfer? Nous irions donner du nez contre la muraille au premier tournant. Il faut attendre le jour.

— Pourvu qu'il n'y ait pas dans la falaise quelque sentier qui permette à ces sauvages de descendre jusqu'à nous?

— Que cela ne t'inquiète point, reprit Paul Harzel; j'ai encore cent quatre-vingts cartouches, et tous ceux qui apparaîtront descendront plus vite qu'ils ne le souhaiteraient.

— Encore faudrait-il que tu les aperçoives!

— Si je ne les vois pas, eux-mêmes n'y verront goutte pour descendre, et ils n'oseront s'aventurer, à l'aveuglette, dans un pareil casse-cou.

— Ils ont pourtant trouvé le moyen de traverser le ravin cette nuit, en pleine obscurité! Et il a bien 600 mètres de profondeur! Tu penses qu'ils connaissent tous les raidillons.

— A moins, observa Harzel, qu'ils n'aient fait un signal, de Kara, à une fraction des leurs, campés sur la rive opposée? Ils ont certainement un code de télégraphie optique.

— Pourquoi pas la T. S. F. pendant que tu y es? dit Müller.

1. Sobriquet donné aux officiers du génie.

— De cet Oswald rien ne m'étonnerait. Et dire que ce bandit est Alsacien! C'est à-dire à nos yeux doublement Français!

— Allons donc, protesta Müller, un pareil forban n'a plus de nationalité, plus de patrie!... Si par hasard, cependant, il était rentré cette nuit à Kara!

— C'est impossible.

— Pourquoi cela? Les méhara font, sans fatigue, plus de 100 kilomètres entre le

fasse jour... Tu avais raison, Müller...

— Heureusement, tout est prêt.

— Nous avons d'autres coups de fusil à craindre; ce sont ceux qui partiront de là-haut au-dessus de nos têtes.

— Non; ceux-là nous les éviterons en nous laissant tomber, et nous serons assez loin, quand l'ennemi nous apercevra, pour n'avoir rien à redouter de son tir qui sera forcément précipité, par conséquent mal ajusté.

— Dieu t'entende! Lorsque les ingénieurs ont cuirassé le dessous de nos nacelles, ils ne se doutaient guère que le cas se présenterait un jour où nous regretterions de n'avoir pas un bouclier protecteur au-dessus...

Les quartiers de rocs continuaient à pleuvoir : quelques-uns étaient de dimensions telles qu'il avait fallu l'effort de plus de quinze hommes pour les déraciner et les amener au bord de l'escarpement. Il y avait donc lieu de supposer qu'il y avait là-haut une troupe nombreuse...

Müller, se glissant le long de la paroi verticale, contourna le promontoire avec précaution pour se rendre compte de la direction et de l'aspect du ravin du côté du Nord.

Mais il put aussi observer qu'à cet endroit la corniche finissait brusquement, et il ne fallait pas songer à pousser l'aéroplane de ce côté pour prendre le départ; le mieux était évidemment de s'enlever du point où était immobilisé l'*Africain*.

Ourida était debout et songeuse.

— Nous allons partir, lui dit Harzel : l'oiseau volera d'abord très bas, pour échapper à la vue des méchants, puis il s'enlèvera très haut...

— Que le seigneur Mohammed entende ta parole! répondit gravement la jeune fille.

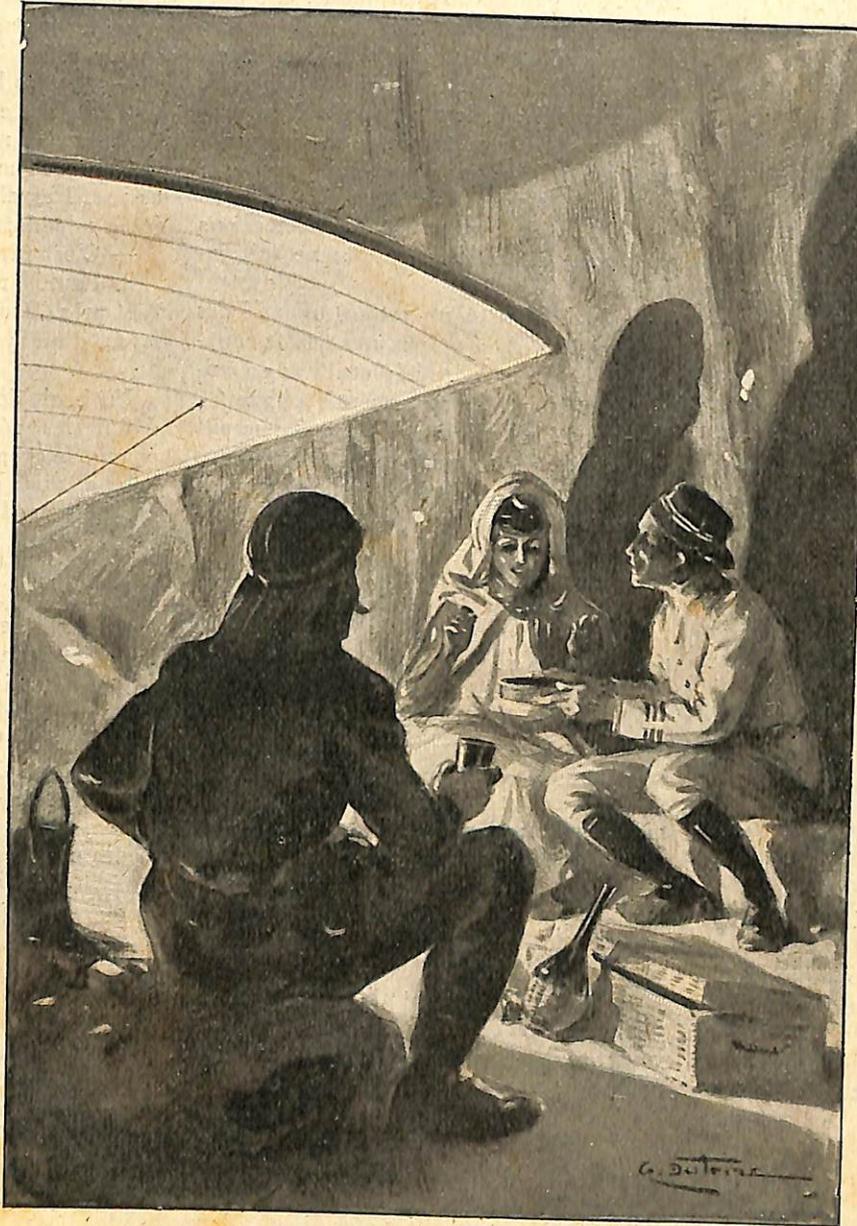
— Tu m'as dit que tu n'aurais pas peur avec moi, reprit Harzel.

— Ma bouche n'a fait que traduire ma pensée.

— Alors, tu me regardes comme un ami, un ami qui te plaît, Ourida?

— Tu es mon seigneur et maître, dit-elle simplement, en lui abandonnant la main qu'il venait de saisir. Si tu me quittais maintenant, je serais triste comme si je perdais la lumière de mes yeux.

Il se tut, buvant délicieusement les pa-



AU-DESSUS DU CONTINENT NOIR

Harzel plaça la boîte de fruits confits entre les mains de la jeune fille. (P. 227, col. 2.)

lever et le coucher du soleil... Il a pu prendre les devants avec son prisonnier, et s'il nous a découverts, à la lueur malencontreuse de notre phare, c'est lui certainement qui a envoyé quelques forbans se poster au-dessus de nous.

— S'il en est ainsi et s'il a rapporté avec lui quelques Gras ou Mauser, nous serons fusillés de là-haut dès le point du jour...

— C'est là qu'est le vrai danger, mon pauvre Harzel! Kara est à bonne portée, 1,000 mètres au plus, et Oswald a certainement appris à ses hommes à se servir de la hausse.

— Conclusion : il faut filer avant qu'il

t, mais il vou-
mon cœur, Ou-
istesse, veux-tu

tu as écrit au capitaine
tu ne l'avais pas oublié; il t'a
de jadis de l'insulte de ce cheikh El
çaqi; tu lui dois beaucoup plus qu'à moi :
quel bien t'ai-je fait, Ourida? Aucun, et
pourtant, je donnerais ma vie pour la
tienne.

Il s'était exprimé avec gravité, entou-
rant sa pensée de la phraséologie poétique
qui donne à la langue arabe un charme si
spécial.

— Il faut chasser ta tristesse, dit-elle;
c'est vrai, je n'ai pas oublié le capitaine
qui a été doux et bon pour moi quand j'é-
tais encore une *bnita*, une petite fille; mais
je le regarde un peu comme mon père de-
puis que je t'ai vu... Je l'aime bien et je
souhaite le délivrer; mais toi, je t'aime au-
trement...

— Tu consentirais à être ma compagne
quand nous rentrerons au Ouadaï?

— Mon père? objecta-t-elle.

— Tu n'aurais pas à redouter sa colère,
auprès de moi.

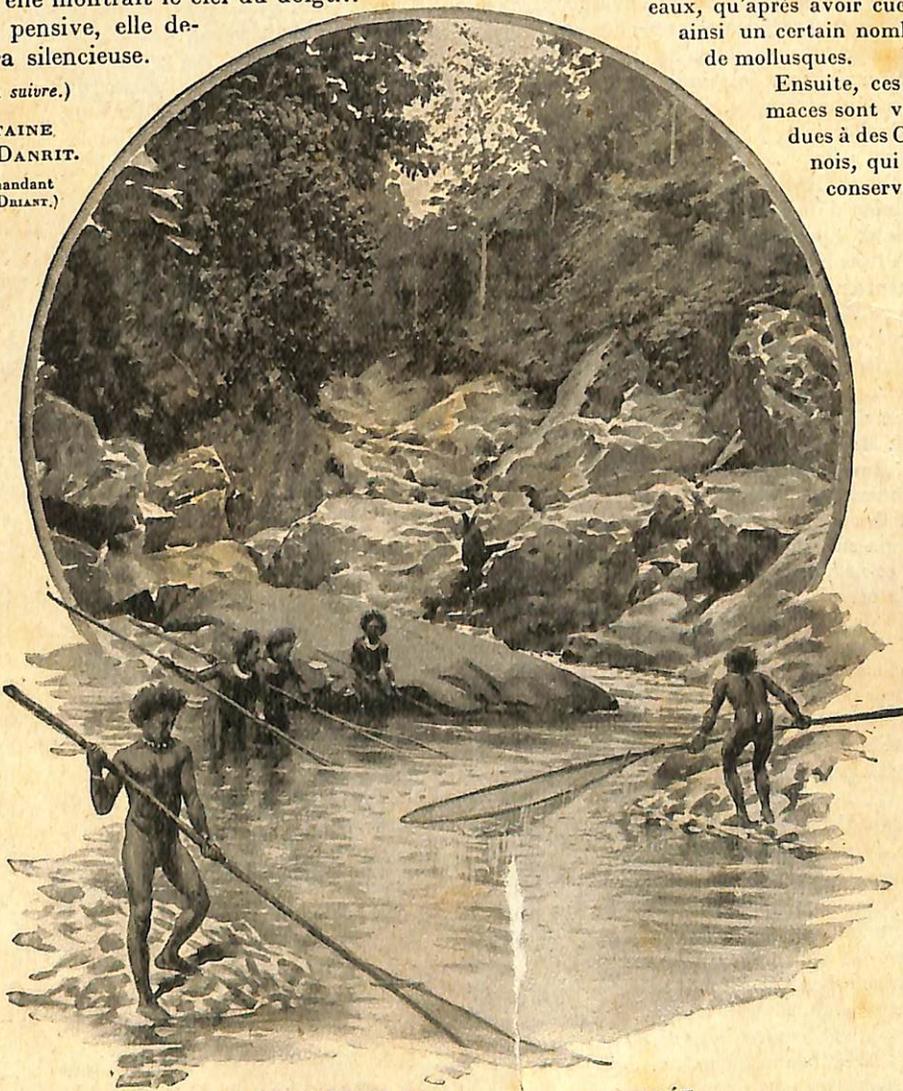
— Je crains sa malédiction!

Et elle montrait le ciel du doigt...

Et pensive, elle de-
meura silencieuse.

(A suivre.)

CAPITAINE
DANRIT.
(Commandant
DRIANT.)



LES CANNIBALES DE LA NOUVELLE-GUINÉE

Armé de cette nasse en toile d'araignée, le Papoua cueille, pour ainsi dire, tous les poissons qui s'ébattent dans les rivières rocailleuses.

Deux Ans au Pays des Papous

Les Cannibales

de la

Nouvelle-Guinée

par

ANDRÉ CHARMELIN

VI

LES PAPOUS A LA PÊCHE

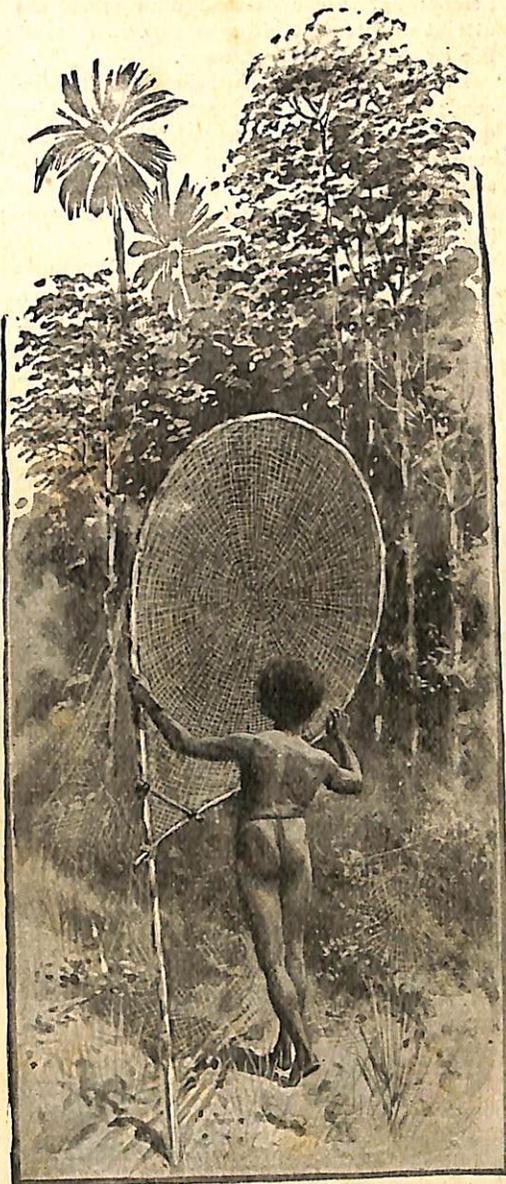
Si les Papouas proprement dits, qui forment les tribus maritimes de la Nouvelle-Guinée, ne sont pas des chasseurs aussi habiles et aussi passionnés que les Alfakis ou montagnards de l'intérieur, ils ont, en plus que ceux-ci, une autre source d'alimentation, qui est la pêche.

Certaines tribus papouas vivent presque exclusivement dans l'eau, et l'on pourrait justement leur appliquer le nom d'amphibies. A Port-Moresby, on trouve les Papouas *palmipèdes*. Les doigts de leurs pieds ne sont point séparés les uns des autres; ils sont réunis par une membrane, comme l'on en rencontre chez quelques amphibies; par exemple, chez les grenouilles. Ces Papouas se livrent continuellement à une pêche spéciale. Ils plongent sous les flots de la mer, pour atteindre jusqu'aux bancs de corail. Là, végétent, adhérentes au corail, des limaces qui ont environ neuf pouces de longueur, sur une épaisseur de trois pouces.

Les Papouas plongeurs détachent une à une ces limaces et ne remontent à la surface des eaux, qu'après avoir cueilli ainsi un certain nombre de mollusques.

Ensuite, ces limaces sont vendues à des Chinois, qui les conservent

dans des tonneaux et les expédient au pays du Grand-Dragon. Les Célestes se servent de ces mollusques pour la confection de sauces



Le Papoua fixe en terre une branche de bambou arrondi en forme de cœur; au bout de quelques jours il retrouve une nasse merveilleusement lissée par l'araignée rouge.

et de potages, dans les maisons opulentes. Les exportateurs font payer le tonneau de quinze cents à deux mille cinq cents francs.

Pour la pêche au poisson proprement dit, les Papouas se servent d'un engin extrêmement curieux, sinon dans sa forme, du moins par son origine : une nasse en toile d'araignée.

Quand le Papoua veut obtenir un de ces engins, il coupe, dans la forêt, une longue et flexible branche de bambou. Il ramène l'extrémité la plus mince vers la tige; en sorte que cela forme à peu près un cœur au bout d'une perche. Et il fixe ainsi la branche de bambou au moyen d'une corde en fibres de pandanus.

Le Papoua plante ensuite la perche dans le sol, et il s'en va, ayant pris les précautions nécessaires pour se ressouvenir de l'endroit, lorsqu'il reviendra, au bout de quelques jours et de quelques nuits.

Car c'est surtout la nuit qu'apparaît et que travaille l'ouvrière mystérieuse sur laquelle il compte pour la confection de sa nasse.

Lorsque le Papoua est parti, lorsque le soir est tombé, parmi la nuit bleuâtre, apparaît la grosse araignée en qui l'homme a mis son espoir. Elle est grosse à peu près comme une

tortue occidentale. Elle est rouge, élevée sur de longues pattes tantôt grises, tantôt jaunes. Si elle arrive de terre, elle grimpe le long de la perche; ou, si elle descend d'un arbre, elle atteint directement la partie supérieure courbée en cercle et formant cœur.

Dès lors, elle va, elle vient, elle monte et redescend; puis elle glisse de long en large; si bien que, dans le cercle, se trouve enfin tissée une superbe toile d'araignée aux fils solides, épais, serrés. Parfois, à ces araignées artistes, il suffit d'une nuit pour couvrir d'une toile toute l'étendue du cercle.

Lorsque le jour se lève, la tisseuse nocturne se retire, soit dans le tronc d'un arbre creux, soit sur une branche élevée d'un arbre voisin. Et si plusieurs nuits lui semblent nécessaires pour mener à bonne fin la confection de sa toile, elle reviendra.

Au bout de quelques jours, le Papoua réapparaît. Il constate que sa nasse est terminée; c'est l'araignée qui l'a faite.

Le Papoua dé plante la perche, et il emporte cet engin de pêche, remarquablement commode, solide et léger. Car les mailles sont serrées, elles ne laisseront point passer les plus petits poissons rencontrés dans les eaux; et les fils ne se rompent pas; ils supporteront le poids de gros poissons et d'une pêche copieuse.

Armés de cette nasse, en toile d'araignée, le Papoua descend dans l'eau, et il promène son filet devant lui. Si plusieurs Papouas pêchent ensemble, ils forment haie; un chemin d'eau passe entre eux, et ils cueillent, pour ainsi dire, tous les poissons qui s'ébattent et glissent sur cette route liquide.

De même qu'un Papoua qui a été un guerrier illustre ou un chasseur renommé, celui que la richesse superbe de ses pêches a rendu célèbre, voit ses exploits peints par un artiste de sa race, sur une planchette de bois que ses descendants conservent avec orgueil.

ANDRÉ CHARMELIN.

LE PLUS GRAND
OUVRAGE

DU MONDE

Un Larousse
chinois

Le Larousse chinois est un Larousse qui dépasse singulièrement les proportions de tous les ouvrages similaires connus. Il se trouve dans la section chinoise du British Museum à Londres. Il n'en existe, du reste, dans le monde entier que deux autres exemplaires. C'est une encyclopédie un peu encombrante, car elle ne comporte pas moins de 5,020 volumes. Nous la devons à l'initiative de l'empereur Kang-Hi, lettré doublé d'un homme de science, qui régna de 1662 à 1722.

Ce souverain, ayant relevé d'innombrables erreurs dans les éditions des meilleurs auteurs, conçut l'idée de faire reproduire le texte intégral de ces ouvrages pour les préserver désormais de toute altération.

Kang-Hi nomma une commission composée de littérateurs et de savants illustres et s'adressa à une mission composée de pères jésuites pour la fabrication des caractères nécessaires à l'impression. La commission ne chôma pas et mit seulement trente ans pour mener à bien ce long travail.

L'ouvrage est méthodiquement et ingénieusement divisé en six parties. Chacune d'elles traite d'une branche spéciale des connaissances humaines.

Vous pourrez à l'occasion y puiser toutes sortes d'enseignements utiles... Malheureusement ils sont écrits en chinois.

C. V.

Abandonné en plein Sahara

Victime du Cinéma

EN Amérique, le cinématographe est aussi populaire qu'en France, ce qui n'est pas peu dire! De nombreuses compagnies entretiennent des troupes d'acteurs qui, chaque jour, exécutent devant l'objectif des gambades incompréhensibles pour celui qui n'est pas au courant du *scenario* qu'on répète.

L'une d'elles, dont la spécialité consiste à représenter des scènes de la vie tropicale en Afrique, avait résolu, il y a quelque temps, d'enregistrer sur ses films une bataille de Touareg dans le Sahara, et le clou de cette scène devait être la découverte, par une compagnie de soldats anglais, d'un « homme du désert » en loques, torturé par la soif, abandonné en plein Sahara par les Bédouins qui l'avaient capturé!

Le directeur de la Compagnie avait choisi pour cette scène une région des Etats-Unis, située au Sud du lac Michigan, à l'Est de Gary, région brûlée par un soleil ardent, couverte de dunes de sable, semblable en tous points aux solitudes du Sahara. La troupe comprenait une cinquantaine d'acteurs: des hommes en uniforme, des Bédouins, des Touareg à cheval, des figurants déguisés en Maures, des esclaves enchaînés et quelques chameaux bien dressés. Cette troupe quitta la ligne du chemin de fer à Gary et s'enfonça dans la région des dunes sous la conduite d'un guide expérimenté. L'objectif braqué, la bataille fut livrée avec tout l'entrain nécessaire. Les Touareg se fusillèrent le plus sérieusement du monde et les chameaux bâtonnés par un régisseur énergique détalèrent avec une vélocité sans pareille.

Le clou de la scène, le rôle de « l'homme du désert » était tenu par un acteur américain, M. Mong. Il était maquillé pour donner l'impression d'un fou, ses vêtements étaient en loques et il portait une barbe inculte.

A trois heures, on plia bagage et l'on se hâta de rentrer, car le guide avait averti le chef de la troupe qu'il était totalement impossible de se retrouver dans ces dunes, la nuit venue.

Dans leur précipitation, les acteurs ne s'aperçurent pas que M. Mong manquait à l'appel et ils partirent sans lui.

M. Mong, en effet, fatigué par son rôle particulièrement difficile, s'était endormi derrière un buisson et, quand il se réveilla, il se trouva seul dans ce désert inhospitalier. Inquiet, il grimpa sur un monticule voisin, scruta l'horizon et ne vit personne. Une véritable mer de sable ondulée, piquée çà et là de petits bouquets de pins, s'étendait à l'infini.

Il se rendit compte que sa situation manquait de charme. D'autant plus qu'il n'avait rien à manger pour attendre les secours, ni à boire, ce qui pressait davantage.

Il s'avança dans le labyrinthe des dunes, marcha pendant deux heures dans une direction qu'il croyait être bonne et se retrouva au buisson d'où il était parti. La peur, la hideuse peur, l'étreignit alors et il se demanda s'il n'allait pas mourir dans cette affreuse solitude.

Pour ne pas gaspiller ses forces, il se cacha derrière une touffe d'herbes et essaya de dormir. Hélas! les moustiques, les araignées, les scorpions ne lui en laissèrent pas le loisir et il passa une partie de la nuit à chasser les bêtes qui s'insinuaient, sournoises, dans ses habits déguenillés. Cette fois, il jouait vraiment « l'homme du désert » au naturel!

A l'aube, il fut éveillé par une tourmente de sable, une rafale de simoun qui faillit l'as-

phyxier et l'aveugla et, s'orientant du côté de son cher du côté de ses forces le traqua vers le secours » comme l'exacte apparence.

Le hasard voulut qu'il entendit dans les dunes entendant les pas d'un homme en loques, aux yeux hagards, qui faisait des cris rauques, il courut tout d'une traite au hameau le plus proche où il signala la présence d'un fou dans les dunes.

Il revint avec le seul *policeman* qui représentait la loi dans cette contrée et tous deux ils retrouvèrent le malheureux Mong à la place où il l'avait laissé. Le *policeman*, effrayé par les gestes incohérents de l'acteur qui demandait à boire, braqua sur lui sa carabine en criant:

« Mais c'est un fou!... Ça m'a tout l'air d'être un fou! » Le trappeur, plus perspicace, s'approcha de Mong et lui demanda ce qu'il voulait. Quand il eut compris, il lui tendit sa gourde et Mong la saisit avidement. Le *policeman*, rassuré, s'approcha courageusement du fou et s'appretait à verbaliser, quand les camarades de l'acteur, guidés par un indigène et qui recherchaient le disparu depuis le matin, se montrèrent sur la lisière d'un petit bois de pins.

Ils prodiguèrent des paroles réconfortantes à Mong et, ce qu'il apprécia surtout, ils lui donnèrent à manger et le ranimèrent avec quelques gorgées de brandy.

Après-quoi on le déposa sur un brancard et la petite caravane reprit le chemin de Gary.

Huit jours plus tard, l'acteur complètement rétabli racontait son aventure à quelques amis.

« En somme, conclut-il, je n'ai jamais eu un rôle si *élu*! Seulement, à l'avenir, quand il m'arrivera de jouer l'homme des bois, je prierai mon *manager* de régler sa mise en scène dans le Bois de Boulogne, par exemple! »

MAURICE TESSIER.

LE CULTE
DE LA CHEVELURE
A CORFOU

Une Coiffure
ancestrale

Les paysannes riches de l'île de Corfou s'ornent quelquefois la tête d'une énorme et lourde coiffure qui leur descend jusqu'aux oreilles qu'elle recouvre presque entièrement.

Ce couvre-chef, bien extraordinaire, est presque général parmi la classe aisée des paysans.

Il est entièrement composé de cheveux ayant appartenu à la mère et à la grand-mère, le plus souvent même aux aïeules de celle qui le porte.

Les femmes se le transmettent de la mère à la fille aînée, dès que celle-ci est mariée; il y a donc dans ces coiffures les cheveux de plusieurs générations. Ceux-ci sont arrangés en nattes bien fournies, et l'ensemble est surmonté d'un foulard de mousseline blanche, retenu à la coiffure par de longues épingle à têtes d'or et d'argent.

Les paysannes ne la portent que le jour de la fête du saint patronal de Corfou.

Le reste du costume se compose d'une jupe de soie aux claires couleurs, que recouvre un tablier d'une teinte, formant contraste; il est brodé de dentelle et de franges d'or.

Cette coutume curieuse n'existe qu'à Corfou, et on ne la rencontre pas plus en Grèce que dans aucune des autres îles de l'Archipel.

H. B.

LES GRANDES AVENTURES

Capitaine

B

Vif-Argent

Épisodes de la Guerre du Mexique (1862-1867).

par

Louis BOUSSENARD

Deuxième Partie. Dans le Tamaulipas.

CHAPITRE VII (Suite.)

SANS bouger de place, Vif-Argent explore ses poches.

Un soldat — et surtout un guerillero — doit toujours porter sur lui un magasin d'utilités...

Primo, une montre... la voici! Diable! elle ne marche pas... or, il venait de la remonter et elle fonctionne vingt-six heures. Donc, si elle n'est pas brisée, il y a plus d'une journée et d'une nuit qu'il est au pouvoir de son ennemi...

Il trouve la clef dans son gousset. Bravo! le ressort est en bon état... Seulement, le verre est en miettes... mais les aiguilles sont intactes... Ceci va bien.

Il plonge au plus profond de sa poche, osant à peine espérer qu'il va y trouver certains objets qu'il cherche...

Et il pousse une exclamation joyeuse.

Ces objets, c'est une boîte de métal contenant des allumettes, et une lanterne, dans une enveloppe de cuivre.

Les voilà! Il les tient!... Et une joie réelle lui monte au cœur.

« Comme quoi tout est relatif, se dit-il. Qui m'eût dit que ces malheureux petits engins me seraient un jour précieux que toutes les richesses du monde!

« Et, pourtant, c'est réel. J'aurais les mains pleines d'or que je n'en serais pas moins impuissant à toute tentative de salut. »

Il palpe la boîte d'allumettes et d'un coup d'ongle l'entr'ouvre.

Elle est pleine.

« Chère petite boîte, murmure-t-il, combien je t'aime! C'est ma mère qui l'avait choisie pour moi, comme cette petite lanterne qui me vient de France, et qui va me donner la lumière, c'est-à-dire la vie!...

« Allons! Vif-Argent, sois digne de ton nom! Et, comme dirait mon cher Mistoufle, grouille-toi et plus vite que ça!... »

Soigneusement, et d'après un principe que lui a donné le vieux zouave, avant de frotter une allumette sur la râpe de métal dont la boîte est garnie, il la passe dans ses cheveux.

« Ça la sèche, lui a dit Bec-Salé, et elle ne rate pas... »

Et c'est vrai, ça ne rate pas! Ce sont de braves allumettes d'autrefois, soufre et phosphore — du temps où elles n'étaient pas fabriquées par la régie — et qui s'enflamment en craquant sec et dur...

Il a ouvert la lanterne, garnie d'une grosse bougie, longue de dix centimètres et que clôt une lentille grossissante...

Il a une exclamation joyeuse. La mèche est allumée et un rayon clair, qui va s'élargissant, jaillit tout à coup.

Et va frapper la muraille qui est tout proche de lui... Une espèce de hoquet nerveux sort de sa poitrine...

Il a vu quelque chose d'horrible... Contre le mur qui est de pierres frustes, évidemment un ancien puits aujourd'hui comblé... une bête poilue, noirâtre, avec un corps gros comme un œuf, deux boules qui sont des yeux sans regard, une sorte de bec pointant au milieu de la tête... et des pattes de crabe, noires elles aussi et hérissées de poils...

Et comme, d'un mouvement involontaire, il a déplacé le rayon de la lanterne, il a vu que cette partie du mur était tapissée de ces animaux ignobles, répugnants, tueurs de bestioles et même de petits oiseaux¹, les mygales.

« Ah! les saletés! crie-t-il malgré lui. Mon gredin de Bartolomeo a-t-il d'aventure l'idée féroce de me faire dévorer par ces bêtes infâmes?... Il faut pourtant que je me débarrasse de ces horreurs...

« Je ne suis pas une petite-maitresse; mais du diable si cette vue-là ne vous soulève pas le cœur. »

Il s'aperçoit qu'elles bougent. Il comprend. Dans l'obscurité où elles vivent, ne sortant de leur repaire que pour aller chasser leur gibier, la lumière les trouble et les oflusque...

Il darde sur elles les rayons de sa lanterne... elles remuent, elles s'ébrouent, elles courent de leurs pattes velues et rapides... il les pourchasse une à une, les enveloppe dans un cercle de cette clarté, dont elles ont horreur... et finalement, comme prises de panique, elles fuient, se glissent il ne sait où, disparaissent...

Il promène la lumière tout autour de lui... et pousse un soupir de soulagement...

« Je ne fais pas le malin, se dit-il à lui-même. Je n'aime pas ce voisinage-là. Raison de plus pour filer d'ici le plus tôt possible... »

En même temps, il a inspecté tous les coins de sa prison.

Le mot « coins » est inexact, car la muraille est ronde.

Mais non, pas tout à fait. Voici qu'en examinant de plus près, Vif-Argent s'aperçoit qu'il existe les vestiges d'un escalier.

Il a dégagé ses pieds de l'espèce de mucus végétal dans lequel ils étaient comme enlisés. Il examine attentivement. Il ne s'est pas trompé. Ce n'était pas un puits, mais bien la cage d'un escalier de pierre que le temps a rongé, disjoint...

Vif-Argent a accroché sa lanterne à un bouton de son vêtement. Il a les mains libres. Il a tâté sa ceinture, elle porte deux pistolets dont l'un est déchargé, mais l'autre peut encore faire bonne besogne... et un fort couteau, qui se replie dans sa gaine, mais dont la lame se maintient ouverte

1. Voir le récit de M. Td. ANAË, sur son voyage en Colombie. L'auteur a lui-même rencontré des mygales dans les Guyanes et quoiqu'il en ait vu bien d'autres, comme on dit, ces araignées géantes lui ont laissé une telle impression qu'il n'y peut songer sans dégoût.

par une sorte de crémaillère dentée.

Arme terrible et aussi outil de première utilité, comme le machete mexicain qui tue un homme et sert à frayer un chemin dans la forêt inextricable.

« Avec cela, se dit-il, je suis le maître de ma destinée!... Ou je ne suis qu'une femelle, ou je dois être avant une heure hors de cette prison... Hardi, Vif-Argent! personne, il est vrai, ne te regarde... Tu ne travailles pas pour la galerie... mais ta peau est en jeu. Il s'agit de la défendre... »

Il regarde sa lanterne et comprend qu'il faut tout d'abord se résigner à un gros sacrifice. La bougie fond peu à peu. Or, si elle veut durer quelques heures, il importe que ces heures-là soient le plus longues possible...

Il ouvre le coulisseau et souffle la flamme. Il sait ce qu'il lui faut faire, travailler dans la nuit.

Puisqu'un escalier existait autrefois, il devait mener quelque part, il serait sans exemple que des marches ne conduisissent pas à une issue quelconque.

Donc il attaque avec le couteau l'amas de débris qui peu à peu a monté, envahissant les pierres, les recouvrant, fermant l'ouverture de la cage.

Oh! ce n'est pas sans raison qu'on l'a surnommé Vif-Argent!

Il semble que du feu court dans ses veines, que ses muscles sont doués d'une activité surhumaine.

Il creuse avec le fer; puis, mettant la lame entre ses dents, il déblaye de ses doigts d'acier et il rejette en arrière de lui les débris qu'il arrache. Il sent qu'un trou se forme, et voici qu'il touche le rebord d'une marche, celle-ci presque point dégradée.

Il se confirme dans cette conviction que cet escalier devait naguère conduire à quelque souterrain, faisant communiquer l'hacienda des matadors avec quelque ouverture pratiquée par l'homme ou par le hasard dans le flanc de la colline.

Par là, des assiégés pouvaient fuir.

Les conditions de guerre ont changé: les étrangers qui maintenant poursuivent les guérillas ne se hasardent pas à les poursuivre dans ces solitudes. Le souterrain n'a plus d'utilité et on a laissé les herbes et les plantes parasites l'envahir.

Vif-Argent, après une heure de travail, s'est décidé à rallumer sa lanterne.

Il pousse un cri de joie. Il a déblayé à plus d'un mètre de profondeur. Des marches sont apparues en bon état de conservation. Ce n'est donc en réalité qu'une question de patience.

Une sensation douloureuse étreint sa poitrine... ou plutôt son estomac.

C'est qu'aussi il n'a pas mangé... depuis combien de temps! La léthargie a pu momentanément arrêter ses fonctions vitales. Mais voici que la nature reprend ses droits et en réclame impérieusement la satisfaction.

« Sapristi! murmure Vif-Argent, ce lieu sinistre ressemble fort peu à un restaurant — fût-ce même le café Reverdy — où il suffit de taper sur une table et de crier :

« *Mozo!* » (garçon!) pour qu'immédiatement un cuisinier prenne soin de votre estomac...

« C'est qu'en vérité cette sensation de faim est une souffrance... Elle est capable de paralyser tous mes moyens d'action...

« Ho! mon royaume, comme dit Richard III, mon royaume pour une miché de pain... »

Mais la phrase finit dans un petit rire satisfait.

Encore la poche, l'inépuisable magasin, d'où les doigts extraient un léger paquet soigneusement enveloppé de peau... et de ce paquet, une pincée de poudre brune...

De la noix de coca...

« Messieurs, mesdames, dit Vif-Argent, comme s'il s'adressait à un public imaginaire, je ne prétendrais pas que cette substance admirable vous confère à jamais la faculté de renoncer au bifteck ou au pot-au-feu. Mais ce que je puis vous affirmer, c'est que cela engourdit pour quelques heures les muscles de l'estomac...

« Et que par conséquent... »

Il n'achève pas. Voici que soudain sous ses pieds un éboulement s'est produit. La couche d'humus, dont il a si fort diminué l'épaisseur, cède maintenant sous le poids de son corps... et s'effondre...

Heureusement, Vif-Argent, comme obéissant à un mouvement réflexe, s'est accroché au rebord d'une des marches qu'il a découvertes, et tournant sur lui-même il s'est assis... sans autre dommage.

Le moment est venu de recourir de nouveau à un *Fiat Lux!*

Et l'allumette de craquer et la bougie de s'allumer.

Il dirige le rayon vers le théâtre de la catastrophe...

Un large trou s'est ouvert, d'où jaillit une incroyable sensation de fraîcheur... et, prêtant l'oreille, Vif-Argent entend distinctement le murmure ou plutôt le crissement d'une eau rapide...

A quelle distance de lui, c'est ce qu'il lui est impossible de calculer.

En tous cas, pas à une grande profondeur...

La situation se complique-t-elle ou se simplifie-t-elle? Il est difficile de se faire une opinion *a priori*.

Réconforté par la pincée de coca qui fait son œuvre calmante, Vif-Argent, bien d'aplomb, sur sa marche de pierre, se sent tout à fait à l'aise pour réfléchir.

« Tirons des plans, murmure-t-il. D'abord, je n'ai rien de mieux à faire et, jusqu'ici, je n'ai pas trop à me plaindre de ma

lier a été coupé, le souterrain rendu inabordable...

« J'écoute le bruit qui se fait là-dessous et je ne m'y trompe pas.

« A deux ou trois mètres d'ici, un torrent coule dans les entrailles de la terre, et c'est dans ledit que le répugnant Perez avait l'intention de me précipiter, ce dont je ne saurais lui être reconnaissant...

« Donc, il est fort probable que je me trouve dans cette alternative — ou d'essayer de remonter, grâce aux vestiges de

marches qui subsistent encore et de me casser la tête contre la trappe qui doit être close à triple verrou — ou de descendre plus avant et de tremper, tel un légume dans une marmite, dans une eau furieuse qui m'entraînera le diable sait où... »

Et il conclut par cette réflexion logique :

« En haut comme en bas, la perspective n'a rien de folâtre...

« Et, pourtant, il faut en sortir... »

« Primo, parce qu'il me déplairait de perdre ma belle jeunesse dans cet *in-pace* humide, dans ce trou à araignées qui me répugnent.

« Secundo, parce que j'ai une mission à remplir et que j'ai promis à ma mère de tirer ses affaires au clair...

« Enfin, tertio, parce que j'ai un compte à régler avec le chef des Matadors, qui est une insigne canaille et que j'entends punir du péché d'assassinat...

« Voyons, d'abord, si les prémisses de mon raisonnement sont exactes...

« Et essayons de sortir par où nous sommes entrés... »

Se fiant à sa force et à son agilité, il essaie de grimper à la muraille, n'aidant des anfractuosités laissées par les vestiges de l'escalier...

Mais il constate bien vite que l'œuvre est

sinon impossible, tout au moins si difficile qu'il y épuiserait toutes ses forces...

Reste le trou inférieur.

Selon toute probabilité, il y a un torrent...

« Voyons le torrent. »

(A suivre.)

LOUIS BOUSSENARD.



CAPITAINE VIF-ARGENT

Vif-Argent darde sur les araignées les rayons de sa lanterne et les pourchasse une à une. (P. 231, col. 2.)

jugotte.. Ce qui m'arrive est fort logique.

« Il était peu vraisemblable que le bandit qui m'a culbuté dans ce puits dos pardessus tête eût simplement l'intention de me procurer le plaisir d'une petite promenade sous terre avec au bout un aimable souterrain me donnant la liberté de rentrer dans le monde... »

« Oui, cet escalier naguère conduisait à quelque couloir de ce genre.

« Mais, par la volonté de l'homme ou, ce qui est plus probable, de la nature, l'esca-

LES TIMBRES

du "JOURNAL DES VOYAGES"

Le *Journal des Voyages* vient de faire établir une collection de timbres reproduisant ses plus jolies illustrations de première page consacrées à nos troupes coloniales. Artistement gravés par BAGUET, ces timbres enrichiront les albums des collectionneurs, et les amis du *Journal des Voyages* pourront s'en servir pour faire de la propagande en faveur de leur journal favori.

La pochette de cinquante timbres différents est en vente aux bureaux du *Journal des Voyages* au prix de

0 fr. 50. Elle sera envoyée franco contre la somme de



0 fr. 60 (Etranger 0 fr. 75), adressée en timbres français ou mandat-poste, 146, rue Montmartre, Paris.



0 fr. 60 (Etranger 0 fr. 75), adressée en timbres français ou mandat-poste, 146, rue Montmartre, Paris.